

An aerial photograph of a river with rapids. The water is dark and turbulent, with white foam from the rapids. The banks are rocky and covered in lush green vegetation. In the lower part of the image, two canoes are beached on a sandy and rocky shore. One canoe is light blue and the other is dark brown. The overall scene is adventurous and scenic.

AVENTURE COLOMBIA PRESS CATALOG



OUR SERVICES

As a local agency in Colombia, we have specialized in production of media content for over 12 years. We have vast experience and a wide network to provide our services for different projects such as:

- **Press trips**
- **Reports**
- **Photo Journalism**
- **Fixer**
- **TV**
- **Location Scouting**

Logistics Management

- Accommodation
- Catering
- Local guides, translators and interpreters
- Vehicle rental
- Equipment rental
- Private transport
- Complete production support

Networking

- Country-wide reach through 5 different offices
- Providing specific content
- Field-specific advisory

Technical Support

- Management of the local control room
- Professional film equipment rental
- Legal permits for land and drone shooting
- Image and video supply

WE WORKED TOGETHER

©Tristan Quevilly

PRESS

Le Monde

Paradis retrouvés dans l'enfer
Colombien
March 2008

La Provence

De Bogota à Carthagène,
tentez la Colombie!
April 2010

trek
MAGAZINE

Guajira - Santa Marta,
Vers la Cité Perdue
December 2010

ELLE

La Colombie Trendy
November 2008

**TERRE
SAUVAGE**

Le monde grandeur nature

Osez la nature Colombienne !
May 2010

Le Point

Carthagène, le carré VIP de
Colombie
December 2010

L'ECHO
touristique

TO et OT jouent gagnant
gagnant
October 2009

HOTEL & LODGE

Escapade en Colombie !
May 2010

métro

La Colombie, belle et
fréquentable
January 2011

SORTEZ DU QUOTIDIEN
Directsoir

Osez la Colombie
October 2009

**AMERICAN
WAY**

Land of Enchantment
June 2010

GEO

La Colombie, enfin!
March 2011

LE PROGRÈS

Magie. Mystique et historique,
la salsa donne le tempo
February 2010

Les Echos

Carthagène-des-Indes,
Parfum de Flibuste
July 2010

**TERRE
SAUVAGE**

Le monde grandeur nature

Cocuy, la Sierra oubliée
des Andes
June 2011

Le nouvel
Observateur

Parfum de roses et de dollars
April 2010

Le Point

Un Grain de Paradis
June 2010

marieclaire

Aux portes de l'Eldorado
July 2011

GRANDS REPORTAGES

EXPLORER LE MONDE

El Cocuy, la Cordillère enchantée
2011

L'EXPRESS

L'âge d'or de Bogota
May 2010

ELLE

Comme une envie de Colombie
August 2017

GRANDS REPORTAGES

EXPLORER LE MONDE

Colombie Renaissance
2012

REVISTA VIAJES & AVENTURA

TURISMO | EXCURSIONES | NATURALEZA

Un universo por descubrir
September 2015

PARIS MATCH

Colombie Caraïbes, Le pays aux mille couleurs
August 2018

TGV MAGAZINE

Douce Colombie
June 2013

trek

M A G A Z I N E

Ces images de drones vont changer votre regard sur la Colombie
November 2015

GRANDS REPORTAGES

EXPLORER LE MONDE

Sur le fil de l'Orénoque
June 2018

AIR FRANCE

L'art de la scène en 10 raisons
Medellin
February 2015

LE FIGARO magazine

En Colombie, sur la route de l'or Vert
October 2016

trek

M A G A Z I N E

Les sortilèges de la Cité Perdue
December 2018

KOREAN AIR

Grand Andes
February 2015

Marianne

Chaleureuse Colombie
August 2017

trek

M A G A Z I N E

Colombie. La renaissance du nouveau monde
November 2018

MEDIA



Vacances Colombiennes
2011



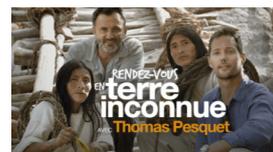
thalassa

El islote
2015

La Guajira
2015



Planète Chef Colombie
2018



Rendez-vous en Terre Inconnue avec Thomas Pesquet
2018

franceinfo:



Le paradoxe de la sécurité en Colombie
2019

LES GRANDS EXPLORATEURS

THEY TALK ABOUT US

©Tristan Quevilly

PRESS

LE FIGARO
magazine

Osez la Colombie
August 2009

Femmes
D'AUJOURD'HUI
Bientôt le renouveau de la
Colombie ?
February 2011

GRANDS
REPORTAGES
EXPLORER LE MONDE
Civilisations du Paradis
September 2015

LA
VOIX
DU
NORD

Toute L'Amérique du Sud
en un seul pays
January 2010

trek
MAGAZINE
El Cocuy, Nouvel Eldorado du
Trek
April 2012

GEO
Que viva el Eldorado Latino !
November 2016

L'Expansion
Medellin, plaque tournante...
culturelle
January 2010

TECHNIKART
news, culture & société
Medellin, succursale du ciel
October 2012

Direct Matin
La Colombie ouvre grand ses
portes
January 2017

Le nouvel
Observateur
Un voyage en douceur
October 2010

The Miami Herald
A trek to Colombia's
Mountaintop Lost City
November 2014

TECHNIKART
news, culture & société
La Colombie (sans Escobar)
April 2019

la Nouvelle
République
Renversante Colombie
Décembre 2010

M
MailOnline
The most crowded island on
Earth
July 2015

Libération
La Colombie, destination paria
devenue paradis touristique
May 2019

TRAVEL GUIDES



Included in 2017 edition



Included in 2017 edition



Included in 2016 edition

"The only tour organizer of its kind in Cartagena specialized in alternative tours of the Sierra Nevada de Santa Marta but also in national and national activities and expeditions. They aim to practice responsible tourism working with indigenous groups"



In all editions since first edition (2017)

"Agence fondée et dirigée par des Français et des Colombiens. Propose des circuits très variés, pour voyageurs individuels ou petits groupes"

"Leur catalogue offre un éventail de services (...) sur le thème de la nature et de l'écotourisme."



In all edition since 2009

"Aventure Colombia travaille avec les communautés indigènes et donne priorité aux guides locaux."

"On peut les contacter en toute confiance"

"Recommandé pour vivre une vraie aventure colombienne"



In all editions since 2009

"Friendly French-Colombian outfit offering excursions around Cartagena and the coast, including La Guajira and PNN Tayrona"

BLOGGING



Carthagène : carnet d'adresses francophones
September 2008



Colombia, un café y a bailar
April 2015



Mompox sur Magdalena. la ville hors du temps.
February 2014



Changer la perception des français sur la Colombie
October 2009



ENTREPRENEURIAT – Aventure Colombia
August 2017



Aventure Colombia, Agence de Voyage et Tourisme Responsable
March 2019



Portrait
october 2010



Le Parc Naturel de Tayrona. Et les indiens Kogis
February 2014



©Tristan Quevilly



Parque Tayrona
+385.500 views



La Guajira
+275.400 views



El Chocó
+244.300 views



Comunidad Indígena Embera
+100.600 views



Caño Cristales
+60.100 views



Islas San Bernado
+44.300 views



Puerto Careño
+32.200 views



Los Cerros de Mavecure
+19.300 views

...and many more
follow us on Youtube
[@aventurecolombia](#)

La vieille ville de Carthagène évoque l'Espagne, la Jamaïque, l'Afrique... En un mot, les Caraïbes.

VOYAGE

COMME UNE ENVIE DE COLOMBIE

Page 1 / 6



Élanés comme des chandelles, les palmiers de cire de la Valle de Cocora peuvent atteindre, 80 mètres de haut.

Page 2 / 6

JUNGLE LUXURIANTE, MONTAGNES VERTIGINEUSES, CULTURE CHAIENTE... L'ANNÉE FRANCE-COLOMBIE RÉVEILLE NOS DESIRS DE CARAÏBES. DÉCOUVREZ LE PAYS DES MERVEILLES !

PAR JULIA DION PHOTOGRAPHE GREGOIRE KALT

La Colombie, c'est d'abord une vision. Éblouissante, majestueuse... Des montagnes et des hauts plateaux à perte de vue, des vallées profondes et une urbanité folle. Une générosité digne d'une sculpture de Fernando Botero, enfant de Medellín, ou de l'écriture foisonnante de Gabriel García Márquez, autre Colombien, exilé au Mexique. Si la cordillère des Andes découpe le paysage au scalpel, la Colombie, c'est aussi la forêt amazonienne, les parcs nationaux, l'horizon bleu de la mer des Caraïbes et de l'immense Pacifique. Après des années noires de guérilla et de violences liées au trafic de drogue, ce joyau d'Amérique du Sud dévoile enfin tous ses secrets. Le pays revit, renait, s'avoue, pour le plus grand plaisir des voyageurs. Panoramas somptueux, architecture coloniale, cuisine caribéenne savoureuse, atmosphère équatoriale festive et nonchalante... Toutes les ambiances se mélangent pour un métissage hors du commun. Sans oublier les habitants, volontaires, qui réinventent demain. Avec le sourire. À l'heure de la célébration de l'année France-Colombie, carnet de bord pour un voyage en Cinéma Scope.

ELLE - 04/08/2017 - N° 3737

ELLE - 04/08/2017 - N° 3737



700 mètres de dénivelé... Bogotá, c'est la ville qui grimpe !

VOYAGE

COMME UNE ENVIE DE COLOMBIE

ÉTAPE 1 ON ATTERRIT À BOGOTÁ, VILLE PERCHÉE
Située à plus de 2 600 mètres d'altitude, Bogotá se visite en mettant ses crampes... On démarre tôt le matin dans le centre historique de La Candelaria et ses ruelles colorées, avant de jeter un coup d'œil à la Plaza de Bolívar et au musée de l'Or (Carrera 6 #15-88). On file ensuite au cœur de la cité moderne (du côté de Zona G, de Zona Rosa et de Parque 93) semé de galeries d'art, d'immeubles à la new-yorkaise et de restaurants à la mode. Pour saisir la ville, on prend de la hauteur grâce au funiculaire qui grimpe à Monserrate et sa basilique nichée à 3 152 mètres. Où loger ? À l'Hotel de la Opera (Calle 10 n° 5-72, hotelopera.com.co), dans le centre historique de La Candelaria. Autour, des bistrot traditionnels, comme La Puerta Falsa (Calle 11 n° 6-50), où l'on mange sur le pouce un « tamal », mélange de maïs, de poulet, d'oignons et de pois chiches, servi dans des feuilles de palmier. Viva Bogotá !

Page 3 / 6



Les « arepas » du restaurant roulier, Delio, à Filandia.



Le café pur Colombie est encore meilleur sur place.



Préparez-vous, les façades colorées du village de Salento, à 1 900 mètres d'altitude.



Dans les plantations de café de l'Hacienda Combia, on récolte les grains presque toute l'année, exclusivement de Caraïbes.

ÉTAPE 2 ON SE NOIE DANS LE CAFÉ

Cap au sud ! Après un vol éclair Bogotá-Pereira (une heure), on atterrit en pleine nature dans la « zona cafetera ». Faites un stop à Filandia, charmant village (église typique, marché artisanal et cafés à l'ancienne), puis enchaînez sur Salento, sa voisine plus vivante, où l'on goûte un excellent « petit noir » au Jesús Martín Café (Carrera 6 #6-14). C'est dans cette zone de la Colombie qui est cultivé l'un des meilleurs cafés arabica du monde. En Jeep, on sillonne les plantations de caféiers, d'avocats et d'eucalyptus. Un petit creux ? On s'arrête dans un bar roulier pour déguster des « arepas » (galettes de maïs) et un « bandeja paisa » (riz, haricots rouges, viande, avocat, bananes plantain), plat robotrafié cuit au feu de bois. Le tout arrosé d'un jus de panela à base de canne locale. En dessert, on teste la pâte de goyave. Et, en fin de journée, on loge à l'Hacienda Combia, à Calarcá, où on pique une tête dans la piscine entourée de caféiers (Km 4, Vereda La Bella 632011, francmbia.com.co).



Tonique, l'infusion fruit de la Passion-gingembre du Jesús Martín Café, à Salento.



Page 4 / 6
ELLE.FR



À Medellín, la solidarité est partout, comme ici dans le quartier Comuna 13, où Paula aide les femmes en difficulté via son association.

ÉTAPE 3 ON REDECouvre MEDELLIN, LA REBELLE

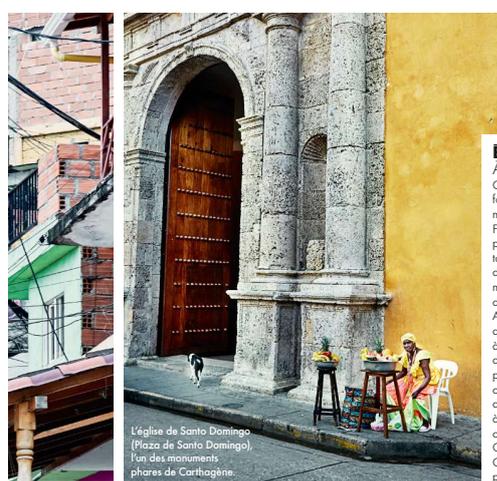
L'arrivée en avion sur Medellín, près de 4 millions d'habitants, est époustouflante. À 1 500 mètres d'altitude, cette jungle urbaine tapisse le flanc des montagnes jusqu'au vertige. Ou l'ex-capitale mondiale de la cocaïne (le baron de la drogue Pablo Escobar a été tué en 1993). Quelle renaissance ! Aujourd'hui, on y sirote un café au Laboratorio de Café sur la Plazaleta de las Esculturas, dotée de vingt-trois sculptures de Fernando Botero, on visite ses musées (musée d'Antioquia, musée d'Art moderne), on y découvre des fab labs comme le Góra Makerspace (Cl. 47 #40-24, Antioquia)... Le renouveau de cette ancienne enclave chaude saute au visage. Fresques urbaines avec drapeau blanc en signe de paix, visages souriants, enfants jouant au foot dans les ruelles, « crema » (« glaces ») au fruit de la Passion... Tout parle de la vie qui reprend ses droits. Le soir venu, on déguste une bière dans les bars trendy du centre-ville, comme Burdo (Carrera 35 #7127). Caliente !



Le Salón Málaga (Carrera Bolívar) est l'un des plus vieux bars à tango de Medellín.



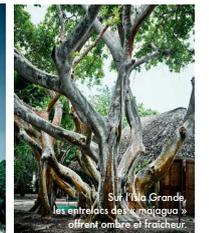
Autrefois aux mains des narcotrafiquants, le « barrio » Comuna 13 est devenu un modèle d'insertion sociale.



L'église de Santo Domingo (Plaza de Santo Domingo), l'un des monuments phares de Carthagène.

ÉTAPE 4 ON S'ENCANAILLE À CARTHAGÈNE

Classée au patrimoine mondial de l'Unesco, cette ville fortifiée aux remparts imposants, située au bord de la mer des Caraïbes, est un joyau architectural colonial. Fondée en 1533, Carthagène des Indes fut le principal port espagnol et la gardienne des richesses des conquistadors. Incontournables, les quartiers de San Diego et de San Domingo, dans le centre, où églises colorées et maisons fleuries rivalisent de beauté, concurrencées par des marchés artisanaux et des patios rafraîchissants. Autre hot spot, Ostrenia del Mar Rojo (#8-a, Calle 34), qui sert le meilleur ceviche de la ville (le moins cher) à base de poulpes, crevettes, échalotes, citron et huile d'olive. Ensuite, on se perd dans les ruelles du quartier populaire de Getsemani, dans le sud de la ville, notre coup de cœur. On admire le crépuscule de la terrasse du Café del Mar (Baluarte de Santo Domingo), face à la mer. Et on finit la soirée en dansant la salsa au très couru café Havana (Esquina, Carrera 10) ou au Cuiebra-Canto (Calle 24, Media Luna 8B #25-100). Où dormir ? À la Casa de Lucy (Calle 38 #674), une paisible pension de famille à l'ancienne.



Sur l'île Grande, les entrées de « majagua » offrent ombre et fraîcheur.

COMMENT Y ALLER ?

Explorator, spécialiste du voyage découverte en petits groupes et défricheur de destinations insolites, propose un circuit de 21 jours / 20 nuits à travers la Colombie et ses recoins les plus secrets. Celui-ci comprend les vols transatlantiques avec Air France, les vols intérieurs, les excursions, les transferts en véhicule privé et un accompagnateur francophone. A partir de 4445 € par personne. Tél. : 01 33 445 85 85. explor.com

ÉTAPE 5 ON JOUE À ROBINSON CRUSOE DANS LES ÎLES

Envie de larguer les amarres ? On saute dans un bateau du port de La Marina dans le quartier de La Manga (Calle 25), au sud du centre historique de Carthagène, en direction de l'archipel du Rosaire. Une heure plus tard, on accoste sur l'île corallienne Isla Grande. Si les plages ne sont pas les plus belles du monde, le charme des villages nous transporte. On se promène le long de la mangrove, on fait une petite sieste au pied des « majagua », des arbres-lianes qui rappellent les fromagers d'Angkor, on déguste du poisson grillé au restaurant de l'Hotel San Pedro de Majagua, et on se pose dans l'un de ses bungalows à la décoration ultra soignée (hotelmajagua.com).

AMÉRIQUE DU SUD



Oubliée la guerre civile, le pays offre à nouveau ses Andes enneigées, ses plages idylliques et ses jungles tropicales. Vamos !

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE) ET JOAQUÍN SARMIENTO/ARCHIVOLATINO/REA (PHOTOS)

QUE VIVA L'ELDORADO LATINO !

À 300 kilomètres à l'ouest de Bogotá, la petite cité cafetière de Filandia ordonne ses édifices coloniaux autour de la place Bolívar.

Colombie

Une baie aux airs de Seychelles

Dans le parc national de Tayrona, la plage de Cabo San Juan s'étire sur les rives de la mer des Caraïbes. Il faut trois heures de marche à travers la jungle pour atteindre son sable blond et ses rochers granitiques.



46 GBO DESIGN

Un bastion hérité des conquistadors

Les fortifications en corail de Carthagène des Indes ne se défendent plus que des cerfs-volants des enfants. Les Espagnols les engendrèrent au XVI^e siècle pour protéger ce port prospère des assauts des pirates et des corsaires.





Sur la Cordillère centrale, ce cavalier mène ses vœux dans la vallée de Cocaro. Celle-ci fait partie du parc de Los Novados, créé en 1985 pour sauver ses palmiers à cire. Cette espèce, emblème du pays, est en voie de disparition.

Un cow-boy au pays des palmiers

GEO EXTRA 51



Le Cafe Havana, à Carthagène des Indes, est un des hauts lieux de la salsa, une musique importée de Cuba. A partir de 23 heures, ses clients se pressent au bar et sur la piste de danse, sous les portraits de ses vedettes locales.

Ici, la salsa est une religion

GEO EXTRA

EN COLOMBIE, SUR LA ROUTE DE L'OR VERT

Alors que le prix Nobel vient d'être attribué au président colombien pour les négociations de paix avec les Farc, le pays est animé d'un souffle nouveau.

Loin des métropoles et des plages caribéennes, cap sur la région du café et son « paysage culturel » époustouflant, inscrit à l'Unesco depuis 2011.

PAR MARIE-ANCIÉLIQUE OZANNE (TEXTE) ET ÉRIC MARTIN POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)



Des milliers d'hectares ont été défrichés et remplacés par des bambous, dont les racines sont utilisées pour planter des caféiers. Les agriculteurs récoltent manuellement les grains.



Les palmiers à cire, cette rare brésilienne, peuplent la vallée de Cocora. À droite, les cascades de Santa Rosa de Cabal, au cœur du Risaralda.



PAR-DELÀ
LES VALLÉES,
UNE SYMPHONIE
EN VERT MAJEUR



Arc-en-ciel de couleurs sur les murs de Salento, le village carte postale du « triangle du café ».



Démonstrations de danses folkloriques à la Feria de Manizales. Les jeunes perpétuent la mémoire des fêtes populaires ancestrales.

DES VILLAGES, DES TRADITIONS, DES CHANTS... NÉS DE LA CULTURE DU CAFÉ

Lorsque Nora était enfant, la ferme de son grand-père maternel était considérée comme une « grande exploitation de café » dans toute la région de Quimbaya. Dans les yeux de la petite fille, la maison de famille, une bâtisse blanche et rouge construite au début du XX^e siècle, semblait gigantesque. Son architecture dite « de la colonisation d'Antioquia », inspirée d'un style espagnol, est typique des fincas (plantations) de café de l'ouest du pays. Des tuiles en argile cuite couvrent deux étages reliés par un escalier de bois. Supportée par une série de colonnes, la belle terrasse circulaire domine les plantations et la bambouseraie sauvage. Un paysage vallonné, d'un vert profond, à peine voilé de quelques traînées de brume, s'étire à l'infini. Jadis, lors des grosses récoltes, plus de 160 ouvriers venaient cueillir les « cerises » des caféiers plantés au pied des majes-

teuses montagnes de la cordillère centrale des Andes. Nous sommes à près de 300 kilomètres à l'ouest de Bogotá, au cœur du Quindío, un des trois départements qui forme, avec Caldas et Risaralda, le triangle ou l'axe du café, Eje Cafetero.

A l'aube de l'an 2000, Nora, désormais sexagénaire, brillante magistrate à la retraite, et son mari Roberto, directeur du Comité départemental des cafeteros, ont transformé l'hacienda historique en un ravissant hôtel de sept chambres, la Finca Villa Nora. Comme pour beaucoup d'autres fermes cafetières, le tourisme et la diversification des cultures – bananes plantain, noix de macadamia, ananas, goyaves et autres fruits exotiques – ont permis de survivre à la crise du café qui sévit depuis les années 1980-1990. Nora et Roberto ont conservé une petite production de café « non pas pour des raisons économiques mais pour l'amour de cette culture et pour transmettre à nos hôtes l'art de vivre d'une finca cafetera ». Dans la sublime grange aménagée pour les



Salento. A la cafetería El Balcón de los Recuerdos (le balcon des souvenirs), la machine à café italienne Victoria Arduino du début XX^e fonctionne toujours !

82 LE FIGARO MAGAZINE - 21 OCTOBRE 2016

LE SYMBOLE LE PLUS EMBLÉMATIQUE DE LA COLOMBIE

démonstrations, entre machines vintage et ustensiles anciens chinois de longue date, Roberto initie les visiteurs au processus de la transformation du grain, de la cueillette à la torréfaction. Une délicieuse odeur de café grillé titille les narines. Lorsqu'il évoque ses torréfactions – pratiquées une fois par semaine – et ses expérimentations en quête de l'équilibre parfait, le regard du gentleman-farmer s'illumine. Nora, elle, transmet la mémoire orale de cette culture et de l'histoire de l'or noir de Colombie.

Lové dans le douillet fauteuil du salon ouvert sur le jardin tropical et la piscine, doña Nora, comme on l'appelle ici, se souvient. La douceur du soir enveloppe l'atmosphère. Les ombres du crépuscule tournoient au rythme des pales du ventilateur. La collection de poteries indiennes, découvertes par les ouvriers agricoles sur la propriété en labourant les champs, témoigne de la très ancienne présence indigène sur ces terres. Nora aime leur rendre hommage. Sa voix chaude conte, en espagnol, l'histoire de ce pays des limbes, modelé par la production du café. Originnaire d'Éthiopie, le café serait arrivé en Colombie par la Venezuela, d'après les écrits de José Gumilla, un missionnaire jésuite espagnol du XVIII^e siècle. La caféiculture s'étend massivement à travers le pays de la deuxième partie du XIX^e siècle au début des années 1910. Une vague de familles en provenance de la vallée du Cauca ou de Bogotá et des colons venus d'Antioquia s'installent dans la région pour cultiver le prodigieux arabica. Un dur labeur, effectué d'arrache-pied sur les flancs de montagnes escarpées. Entre 900 et 2 100 mètres d'altitude, des hectares de forêts de bambous sont défrichés pour céder la place aux plantations de café. La pénibilité de la tâche n'a d'égalé que la beauté du paysage en-



Roberto, de la Finca Villa Nora, initie les hôtes à l'art de vivre des « cafeteros ».

vironnant, sculpté par les mains tannées de milliers d'anonymes. Les planteurs créent des parcelles orthogonales qui dessinent les perspectives graphiques typiques de ces contrées. Un grand nombre de petits producteurs contribue à l'ancrage de cette nouvelle économie. De génération en génération, la passion se transmet. Des coutumes, des traditions, des chants, un style de vie, et même des codes vestimentaires sont nés de cette culture régionale du café. Les caféiculteurs ont traversé des périodes fastes (« bonanza cafetera »), vécus des tourmentes politiques, économiques et climatiques, ont subi les diktats de la Bourse internationale du café, affronté les maladies de la plante – comme la rouille, qui décima de nombreuses plantations. Mais, à force de courage et de persévérance, ils ont réussi à maîtriser une nature hostile, à façonner un environnement naturel, économique et culturel singulier, lié à la production du café. C'est cet héritage que l'Unesco a voulu préserver en inscrivant le Paysage culturel du café de la Colombie (PCCC) au patrimoine mondial de l'humanité en 2011. Les fonctionnaires de l'Organisation internationale – qui logeaient souvent à la Finca Villa Nora ! – ont conclu dans leur rapport que « la tradition du café est le symbole le plus emblématique de la culture nationale colombienne et ce qui a valu à la Colombie sa renommée mondiale ».

Plus au sud du département du Quindío, en suivant la route qui traverse un océan vert ponctué de villages typiques – Montenegro, Córdoba, Pijao –, on retrouve à Génova un jeune caféiculteur, Diego Fernando Escobar. Cet ingénieur forestier a abandonné son poste et sa confortable vie de fonctionnaire pour replanter des caféiers sur un ancien domaine. Un lieu d'une beauté incroyable, accroché aux pentes vertigineuses des montagnes de Génova. Diego prône une agriculture rai-

sonnée, respectueuse de l'écologie et des hommes. Une culture à l'ombre, où les cerises de café mûrissent plus lentement qu'en plein soleil mais prennent le temps de développer des arômes beaucoup plus subtils. Un chemin glissant et sacrément dénivelé mène à ses arabicas. Le sol humide dégage des notes terreuses et fongiques. Plus intenses encore après la pluie. Le soleil perce soudain une trouée dans le ciel noir d'orage. En contrebas, une petite ferme blanche se détache du paysage. Soudain se détouille sous nos yeux la scène immuable décrite par l'écrivain Luis Sepúlveda : « Une longue file d'hommes et de femmes qui gravissent d'étroits sentiers menant au-dessus des maigres ou qui, à dos de mule, se fraient un passage à travers des jungles encore obscures et humides pour parvenir aux plantations [...] Le même bruissement fragile des mains qui récoltent un à un les grains, le son de ceux-ci en tombant, toujours un à un, dans le sac en toile de jute, le doux glissement des doigts lors du premier tri, encore grain par grain, et enfin la mélodie de mer calme que l'on entend quand ils se repaissent sur les claies pour le séchage. »

Si, dans les plantations, les journaliers ont abandonné le sombrero aguadeño – le chapeau traditionnel – et la besace en croute de cuir pour des casquettes et des sacs plus légers, les vieux du village restent fidèles aux attributs des cafeteros. Ils portent le poncho de coton, plié en deux, sur une épaule. On les retrouve attachés au café Ganadero, en face de l'Église et de ses cloches françaises. Ils palabrent, jouent au billard, regardent un match de foot, écoutent des vinyles dont le



Les jeunes cafetiéristes donnent des fruits au bout de quatre ans. Lorsque les cerises sont rouges, il est temps de les cueillir.

84 LE FIGARO MAGAZINE - 21 OCTOBRE 2016

L'Andalousie est : tendances, art, caractère, histoire, beauté... Viens et découvre

Ton meilleur Ami

Andalucía
VOUS AIME

European Union
Region of Andalusia

andalucia.org

PARC NATIONAL DE LOS NEVADOS

Des vallées du café aux neiges du Tolima

CLASSÉE PAR L'UNESCO AU TITRE DE "PAYSAGE CULTUREL DU CAFÉ DE LA COLOMBIE", LA RÉGION DE L'EJE CAFETERO ÉPOUSE LES CONTOURS DE LA CORDILLÈRE DES ANDES, PROFITANT D'ALTITUDES ET DE CONDITIONS CLIMATIQUES IDÉALES POUR LA CULTURE DES PLUS PRÉCIEUX CAFÉS ARABICA. C'EST ICI, DANS LE PARC NATIONAL DE LOS NEVADOS, QUE NOUS AVONS PARCOURU CES ÉCOSYSTÈMES ÉTONNANTS, QUI S'ÉLÈVENT DES JUNGLES TROPICALES JUSQU' AUX AMBIANCES GLACÉES DU VOLCAN TOLIMA, À 5 215 M D'ALTITUDE.

TEXTE ET PHOTOS FRANCK CHARTON

Vision onirique et pourtant classique de la « palmeraie des brumes » en vallée du Cocora, près de Salento, au cœur de l'Eje Cafetero, la principale région du café colombienne.



Jusqu'au bout de l'horizon, un écheveau de collines moirées de caféiers dodus déroule son tapis satiné, bouqueté de bambous luxuriants, avec de temps à autre une hacienda de bois émergeant des frondaisons. Ce paysage bucolique s'inscrit lui-même dans un maillage de bougainvilles coloniales arborant, chacune, leur plaza de Armas animée, ceinturée par des alignements de petites maisons aux couleurs vives, avec arcades et balcons ouvragés. C'est le décor plein de charme d'« Eje Cafetero », la région du café, au centre de la Colombie. On ne se lasse pas, les jours de marché, du spectacle cocasse des *gipaos* (jeeps)

repeintes de frais, devenues le symbole local et surnommées Willys, chargées à craquer sous le poids des passagers et des marchandises des petites cités du café, comme Marsella, Filanda ou Salento, parmi les plus attachantes. Ménagères en châle brodé sur les épaules et quidams en sombrero, bottes et *perero* en main, le bâton-cravache des *ganaderos* (éleveurs) locaux, se pressent entre les étals, alors qu'en terrasse, on déguste un savoureux *tinto* (café noir) estampillé Jesus Martin, le meilleur de la région et forcément arábica, puisque le *robusta* est proscrit en Colombie. Arrivé la veille au soir à Bogota depuis la France, j'ai volé très tôt ce matin sur Peiterra, et sauté dans

Très vite, nous évoluons dans la forêt des brumes. Passerelles de bois sur les torrents et orchidées épiphytes dans les arbres

Première étape en forêt humide, entre Cocora et le refuge d'Argentina.

C'EST OÙ ?

Point de départ de notre itinéraire, Salento est situé au pied de la cordillère Centrale des Andes, dans la région du Café est appelée « Eje Cafetero » ou Triangle du Café, en référence à un triangle formé par les trois départements du Caldas (Manizales), du Quindío (Armenia) et du Risaralda (Pereira) dans lesquels une myriade d'haciendas font pousser un café parmi les tous meilleurs au monde. La Colombie produit environ 10% du café mondial, ce qui en fait le troisième producteur (derrière le Brésil et le Vietnam). La culture de l'« or noir » est favorisée par des conditions climatiques idéales, permettant deux récoltes par an, la principale en octobre-novembre et une plus petite en mai-juin. À noter que le café noir est appelé ici *tinto*.

Hacienda de café dans les collines terrassées, entre Marsella et Filanda.





Le guide José se fraie un passage à travers les frailejones géants du paramo, écosystème andin au-delà entre 3 000 et 4 000 m d'altitude.

un taxi, pour gagner le cœur de cette attachante région de collines tropicales, jardinées de micro-plantations de café. 80 % de la production locale reste d'ailleurs fait de *fincas* de moins de dix hectares ! Après un arrêt dans une *trapicheria* bien dans son jus (atelier de fabrication traditionnelle du sucre à base de canne à sucre), installation à Salento dans une *posada* tenue par une adorable *mamita*.

PALMIER GÉANT

Dominant toute la région du café à des altitudes comprises entre 2 600 et 5 321 m (au Nevado del Ruiz), le parc national de Los Nevados, immense cité naturelle de 60 000 hectares, constitue le château d'eau ô combien précieux des régions environnantes. Il comprend plusieurs volcans semi-actifs de plus de 5 000 m, qui restent toute-fois encapuchonnés de glace, d'où le nom donné au parc. À l'aube, accompagné de José, biologiste et documentariste bien connu en Colombie, nous affrêtons une Willys, direction la vallée de Cocora, l'une des entrées les plus commodes vers le parc

national, à moins d'une demi-heure de Salento. Quel lieu intrigant que Cocora, avec ses prairies piquetées de palmiers graciles, le fameux *palma de cera*, l'arbre de cire, emblème national de Colombie. Signalée pour la première fois par le naturaliste franco-allemand Alexander von Humboldt, qui vint ici en 1801, la présence de palmiers en pleine montagne (le plus haut du monde avec ses 60 m de hauteur), confère au paysage une dimension surréaliste. Les indigènes Quindío, aujourd'hui disparus, en récoltaient la cire pour imperméabiliser vêtements et pirogues. En Europe, sa découverte suscita une controverse, car l'académicien de botanique de Berlin déclara qu'il était impossible de trouver des palmiers volcaniques qu'au bord de la mer !

COMME À LA MAISON...

Très vite, nous évoluons dans la forêt des brumes, avec petites passerelles de bois sur les torrents et orchidées épiphytes dans les arbres. La météo oscille entre bruine bretonne et averse tropicales, avec quelques plages d'acalmie. Première étape

Insolite Les plus hauts palmiers du monde

La particularité de la vallée de Cocora réside dans la concentration de palmiers de cire (Ceroxylon Quindiuense), les plus hauts palmiers du monde avec 60 mètres de hauteur, et une espérance de vie jusqu'à 200 ans. Leur tronc est recouvert d'une fine couche de cire qui l'imperméabilise. Endémique à la Colombie, il ne pousse que sur cette frange de la cordillère centrale entre 2100m et 3000m d'altitude. Désigné « arbre national de Colombie » en 1985, cela a permis sa protection car il était, et reste, en voie d'extinction.

La cueillette des grains de café reste une opération délicate, dans des versants souvent pentus et emmaillonnés, rendus glissants lors de fréquentes pluies tropicales.

AVEC QUI PARTIR ?

Ce reportage a été organisé en partenariat avec l'agence locale francophone Aventure Colombia, spécialiste du voyage d'aventure et de l'écotourisme. Créée il y a dix ans, et solidement implantée dans tout le pays grâce à plusieurs bureaux, elle reste la référence grâce à son expertise et son engagement social, en lien avec les communautés locales. Elle propose dans le parc de Los Nevados et la région du café toute une palette de circuits plus ou moins ambitieux, accompagnés par des guides chevronnés, et notamment avec José, alpiniste, biologiste et photographe accompli, qui sait faire de chaque voyage une expérience unique ! aventurecolombia.com/circuit/parque-de-los-nevados



dans un paysage irlandais de landes meses, bosquets de genêts et arbres tordus, au lieu-dit Argentina, minuscule *fincas* familiale et traditionnelle, qui héberge des randonneurs depuis deux ans, pour améliorer son quotidien. Depuis la fermeture des sierras de Cocuy et de Santa Marta, la région des Nevados connaît en effet un boom de fréquentation, coïncidant avec la disparition des Forces armées de libération de la Colombie (FARC) qui occupaient aussi le terrain il y a peu. Accueil chaleureux de Gloria et Javier, *ganaderos*-aubergistes improvisés, dans leur cabane spartiate, loin de tout et cernée de chemins boueux. Intérieur sombre, de brique et de broc, rudimentaire, comme sorti d'un film de Caro et Jeunet. Mais la cuisine, lieu de regroupement, le centre de vie, est extra,

toute tarabiscotée, avec son poêle qui ronronne au centre, ses banquettes couvertes de peaux de mouton, ses enciguernes patinées. Gloria nous tend en souriant de quoi nous requinquer : *cafecito* de bon aloi, *agua caliente de panela* (eau chaude sucrée au jus de canne), *sopita de papa* (soupe de patates) avec des *arepa* (galettes de maïs)... Juste avant la nuit, arrivée d'un groupe de dix randonneurs tchèques ruisselants de pluie et frigorifiés, qu'il faudra bien caser dans les deux petits dortoirs équipés de bas-flancs !

RÉVÉRIE HALLUCINÉE

Réveil à 5h30, on se débarbouille au tuyau dans la cour, petit déjeuner 6h, départ 7h, pour une longue étape, d'abord à travers la forêt de bruyères.

Signalée en 1801 par Humboldt, la présence de palmiers en pleine montagne suscita la controverse en Europe

TOPO

RÉGION DU CAFÉ

Trois jours dans le parc de Los Nevados

Au départ de Salento, cet itinéraire permet de découvrir les écosystèmes étonnants du parc national de Los Nevados, grâce à un petit réseau de refuges / *fincas* tenu par les éleveurs de montagne.



ÉTAPE 1

Cocora-Primavera
6h / 1500 m / 15 km
Départ de Salento en 4x4 direction la Vallée del Cocora. De façon schématisée, le trek conduit vers le Nevado del Tolima le premier jour, le contourne le deuxième jour et lui tourne le dos le troisième. On commence par remonter la rivière Quindío par un joli chemin en forêt, pour arriver à la réserve Acacme. Lieu privilégié d'observation des colibris (entrée 10 000 COP, 2,80 €). Puis on continue sur la clairière et la finca Estrella del Sur, où il est commode de s'arrêter pique-niquer (source, jardin, panneaux d'information). On rentre ensuite dans le vif du sujet, avec un bon dénivelé sur un chemin qui grimpe en lacets, à travers la forêt vierge, moite et souvent boueuse. Entrée dans le parc national de Los Nevados. En fin d'après-midi, arrivée sur le plateau, couvert de páramo (steppe et prairies d'altitude), où prospère cet écosystème de végétation rase n'existant que dans les montagnes colombiennes et vénézuéliennes. Installation en dortoir dans le gîte rustique de Primavera (3 500 m, pas d'eau courante ni électricité) pour la nuit, dîner avec Doña, la propriétaire des lieux.

ÉTAPE 2

Termales de Cañon
7h / 1150 m / 32 km
Avec un peu de chance, lever de soleil époustouffant sur le Nevado del Tolima enneigé. Grosse journée au programme, au fil d'un parcours de 32 km (aller/retour) pour atteindre la piscine chaude à ciel ouvert (termales) de Cañon, une source d'eaux thermales à 45 °C, riches en soufre, où la baignade est délassante après une longue marche, si on ne craint pas l'odeur du soufre ni la couleur jaune ocre de l'eau. Sur un chemin plutôt bien tracé et balisé par endroits, il suffit de suivre le páramo de Romerales qui décrit un « C » autour du Nevado del Tolima, en passant par la lagune El Encanto, ligne de partage des eaux entre la vallée del Quindío et la vallée del Tolima, et par la vallée del Placer, lieu d'élevage des bovins et chevaux. Après une bonne baignade à ciel ouvert, (altitude : 3900 m) retour par le même itinéraire et étape au gîte. Dîner et nuit en demi-pension.

ÉTAPE 3

Primavera - Cocora
6h / 1500 m / 15 km
Marche de retour vers Salento. La descente s'effectue au début par une variante panoramique : le sentier El Bosque, un parcours de crêtes au milieu des tourbières et des frailejones, avec une vue sur les 5 vallées qui partent de la Vallée de Cocora. On quitte le paysage steppique pour pénétrer à nouveau dans la forêt andine et observer les oiseaux typiques de la région, les palmiers de cire et des dizaines d'espèces d'orchidées différentes (l'emblème de la Colombie). Arrivée dans la Vallée del Cocora et retour à Salento en 4x4.

Nous sommes accueillis chaleureusement au sein de cette cabane spartiate, sur les banquettes de peau de mouton, autour d'un poêle qui ronronne



QUEL EQUIPEMENT ?

En trek dans le parc, les portages des affaires s'effectuent à dos de mule. En plus de éventuelles bottes, prévoir aussi foulard ou chapeau, anti-moustique, vêtements de pluie, coupe-vent et une polaire pour les soirées fraîches. L'hébergement s'effectue dans les anciennes fincas (petites fermes d'élevage), transformées récemment en « refuges » pour randonneurs, avec dortoirs et repas en table d'hôtes rustiques. Il faut être compréhensif, car cette reconversion est toute neuve et les familles paysannes doivent apprendre leur nouveau métier sur le tas ! Si le duvet n'est pas nécessaire (hormis ascension du Tolima) dans les refuges, les couvertures étant fournies, un « sac à viande » ou un drap de soie sera utile. Possibilité d'acheter du petit matériel (vivres de course, lingettes, bottes, anti-moustiques...) au petit supermarché de Salento.

▲ Livraison quotidienne du lait à dos de cheval, en vallée de Cocora.

▲ Gloria prépare la pré-soupe, pendant que Javier prend sa première collation, après la traite du matin, dans la finca Argentina.

Vers 3 700 m, nous faisons halte à Buenos Aires, une finca abandonnée sur une crête ventueuse, au climat polaire. C'était autrefois la maison des parents de Javier ; ce dernier y est même né ! À partir de 4 000 m, nous évoluons à travers le paramo, un étrange écosystème constitué de prairies rasées à mousses, type toundra, avec aussi des touffes de graminées blondes et l'architecture insolite des frailejones : ces plantes tropicales d'altitude géantes aux allures de bouquets argentés, instillent un sentiment à la fois poétique comme océanique par leur côté massif et répétitif, voire un tantinet mythologique à cause de leur

étrangeté. Comme une rêverie hallucinée dans un pays aux marges de la folie, réminiscent de certains paysages dignes du Seigneur des Anneaux. Longue traversée au-dessus de Primavera, pour filer sur la Playa, autre finca où nous retrouvons la « voie normale » qui mène au cœur du parc, montée, au départ de Cocora, par une autre vallée. Les paysages deviennent immenses, alors qu'un ciel changeant nous gratifie successivement d'éclaircies lumineuses puis de nuées sombres, alternant chaleur lourde et soleil de plomb avec ambiance de fin du monde sous un vent glacé. Le cheminement est parfois délicat lors du franchis-

sement de secteurs en « boue profonde », véritables cloaques où l'on se félicite d'avoir pensé à se munir de bottes, et où la progression s'accompagne, à chaque pas gagné sur la fange, par des chuintements caverneux des plus évocateurs...

AU PAS DE COURSE...

En cette époque de l'année (janvier) les sentiers devraient être plus praticables, mais à cause du phénomène climatique de la Niña, les mois de sécheresse relative (décembre, janvier, février) ont tendance à disparaître. Une dernière, longue montée dans le versant, nous conduit au camp de base du Tolima autour de 4 450 m sur une épaule rocheuse. Un brouillard dense, des bourrasques en coups de boutoir et un grésil nous frigorifient instantanément. Heureusement, les chevaux arrivent rapidement et le camp est monté

à la hâte. Nous avons marché plus de huit heures, pour 1400 m de dénivelé positif. La tempête forçait toute la soirée et lorsque surgit notre guide local German Liberato, nous comptions gentiment en attendant de faire la soupe. L'histoire de ce jeune homme dans la vingtaine, originaire de La Primavera, une finca de la vallée, un peu plus bas, est fascinante. Arriero de métier, c'est à dire muletier, il est devenu trailler car il court par plaisir depuis son enfance dans le paramo et cette passion lui a donné une endurance hors du commun. En tant que guide depuis la reconversion récente des ganaderos locaux, il a été remarqué par notre accompagnateur José. Ce dernier l'a encouragé à s'aligner sur des épreuves de longues distances dans le cadre de compétitions nationales, qu'il a toutes gagnées haut la main (ou le pied). À présent, il est suivi par un petit collectif d'afficionados



COMBIEN ÇA COÛTE ?

> Louer une Jeep Willys entre Salento et Cocora (11 km) : 30 000 COP (pesos colombien (8,60 €), Compter dix fois moins en collectif, avec un départ entre 6h et 6h30 de la place centrale de Salento.
> Entrée dans le parc de Los Nevados : gratuite mais il est question d'établir un point de contrôle-péage.
> Nuit en refuge (fincas, dortoir) : 20 000 COP (5,75 €). Attention : pas de douche dans les refuges-fincas !
> Prix d'un repas : 12 000 COP (3,40 €), petit déjeuner (œuf, riz, haricots rouges) : 10 000 COP (2,86 €), agua panella con queso : 5 000 COP (1,43 €).

À près de cinq mille mètres, nous prenons pied sur la gangue de glace du volcan endormi

qui rêve de le faire concourir dans les plus prestigieuses courses internationales, dont l'UTMB ! Je lui fait un peu de place dans ma gaitoune torturée par les éléments, pour une très courte nuit en pointillés.

AU SOMMET !

Trois heures du matin : sous un ciel en furie, on s'ébroue, on enfle des couches et on se force à avaler un maté avec quelques biscuits. L'organisme en pleine acclimatation rechigne à être bousculé. Départ laborieux, pliés en deux sous les giftes du blizzard, le long d'une pente de scories sableuses. À partir de 4 700 m, nous butons contre des barres rocheuses pilonnées de neige et attaquons la gimpette en mixte le long de vives, couloirs et cheminières faciles mais exposés. Ambiance rando-vertige à la frontale. Parvenus à 4 900 m au pied du glacier suspendu caressé par les premières lueurs de l'aube, German et moi nous harnachons en silence : baudrier, corde, crampons, piolet. Le brouillard épais comme une tranche de lard joue avec nos nerfs, alors que nous remontons le glacier à l'aveuglette. Parfois une écharpe de brume se déchire, dévoilant une fenêtre de paramo, ou une ligne de crête sombre, en face. Quelques surprises : une longue cressonne brânée, des séracs en équilibre, un champignon de glace, nous obligent à redoubler d'attention. German avance tel un métronome, précis et régulier. Perdu au milieu de cette tempête somme toute incongrue au-dessus des jungles tropicales, nous sommes deux fournis entêtés, deux volontés tendues vers un même but. Et tout à coup, mon altimètre indique 5 210 mètres, il est 6h15, nous sommes au sommet du Nevado Tolima ! Jubilation malgré une visibilité réduite à quelques mètres à peine. Vite, redescendre, pour retrouver le soleil, les palmiers de cire et les cafés en terrasse...

ADRESSE DE CHARMÉ

À Salento, la Posada Del Café est idéale, ment située dans la calle Real (bruyante les week-ends), à quelques mètres de la place principale de cette charmante bourgade coloniale, l'une des plus animées et photogéniques de la région. Accueil personnalisé par Maria Elena, une vraie maman poule qui prend soin de « ses » voyageurs. Bien se faire expliquer le fonctionnement des douches électriques. Cette pension très calme et familiale dispose de chambres simples en bois, d'un joli patio et d'un jardin tropical où se reposer avant ou après un trek, tout en contemplant les oiseaux. www.laposadadelcafe.com

À gauche : Scène familiale autour du billard, dans une brasserie-déjeuner, ou social club, de Salento.

Ci-contre : Cafetiers, ou propriétaires d'estancias de café à la pause, en terrasse d'une ruelle typique de Filandia.



VOYAGE EN IMMERSION

Pour éviter les violents rapides de Maipure, l'un des hauts-lieux de l'Orénoque, les embarcations amérindiennes se glissent dans des chemins parallèles, entre les boules cyclopéennes. C'est la ligne de plus bas étage au centre du fleuve qui établit la frontière entre Colombie et Venezuela, juste en face.

COLOMBIE

Sur le fil de l'Orénoque

RELIANT LES PLAINES INONDÉES DES LLANOS AUX JUNGLES AMAZONIENNES, LE GRAND FLEUVE ORÉNOQUE TRACE UN SILLON FOISSONNANT, FRONTIÈRE NATURELLE AVEC LE VENEZUELA ET TERRITOIRE DE TOUS LES POSSIBLES, DE TOUS LES TRAFICS. VOYAGE AU PARFUM D'EXPÉ AVEC, EN POINT D'ORGUE, LES MYTHIQUES CERROS DE MAVICURE.

TEXTE ET PHOTOS FRANCK CHARTON



VOYAGE EN IMMERSION
COLOMBIE

Sur une île au beau milieu du fleuve une myriade de cupules, comme autant de piscines où se rafraîchir

Près de Puerto Carreño, des affleurements rocheux ont formé de nombreux îlots noirs et brillants, presque métalliques, criblés de piscines naturelles en période de basses eaux, submergées à la saison humide. Ce serait d'antiques reliefs détritiques, probablement issus du supercontinent Gondwana, au moment où celui-ci s'est fracturé au Jurassique (160 millions d'années).

Point d'orgue sensoriel et paysager du voyage, les cerros de Mavicure forment un insolite agrégat d'une demi-douzaine d'énormes bulles de granite noir comme surgies des jungles et qui restent importantes dans la cosmogonie des Amérindiens, notamment les clans Punavé installés à leur pied, sur chaque rive.

Arrivés avec le premier soleil, nous nous imprégnons de la fresque naturaliste primitive qui nous fait face

VOYAGE EN IMMERSION
COLOMBIE

Llanos

FINCAS ET DAUPHINS ROSES

24 JANVIER

Basculement des mondes, grâce à l'une des deux liaisons hebdomadaires reliant Bogota l'andine, la montagnarde, à Puerto Carreño la llanera, la fille des plaines. Une heure quinze de vol au-dessus des forêts sombres, où émergent clairifiés le serpent limoneux d'un rio, une clairière de brûlis ou une piste de latérite rouge dans l'écheveau des collines crépues. Et soudain, un aéroport de poche au milieu d'un camaïeu de savanes à perte de vue. Hors période sèche, il n'y a ici que des marécages ; tout est inondé et les moustiques imposent aux visiteurs le port de masques à filets pour respirer...

Puerto Carreño nous fait l'effet d'un bourg-frontière animé, très Far West, avec musiques latines tonitruantes, chapeaux de cow-boys et pick-ups à larges jantes. Le commerce bat son plein avec le Venezuela voisin en pleine déconfiture socio-économique ; de notre côté, nous sommes assommés par la chaleur moite. Après les dernières emplettes de « civilisation » (adaptateur électrique, piles, biscuits, casquette et crème solaire), nous filons vers le malecon, qui prend des allures de front de mer, où nous attend notre pirogue bâchée à moteur, la fameuse chalupa de l'Orénoque, ou bongo, pour un premier aperçu des curiosités du fleuve : les toninos, ces fascinants dauphins d'eau douce.

De couleur grise ou rose, munis d'un museau allongé, tel un bec ou plutôt une trompe, ces étranges mammifères adorent caracoler dans le sillage des bateaux et on est sûr de les apercevoir dans l'embouchure des rios Bitá et Meta, proches de la ville. En effet, à peine est-on arrivés que surgissent des profondeurs troubles une demi-douzaine de ces créatures joueuses, mais totalement imprévisibles : on ne les voit qu'à la sauvette, en général un aileron fugace qui disparaît dans un sillon d'écume. Avant de guetter leur prochaine apparition, en général dans votre dos... À la fois amusant, mais frustrant pour le photographe ! À 15 km au sud de la ville, nous accostons sur un méandre rocheux, à la Finca La Ventana, une hacienda écotouristique qui élève une centaine de vaches sous la houlette de Dona Inés. Le tourisme étant embryonnaire ici, elle accueille surtout des scientifiques et des pêcheurs, qui forment l'essentiel des visiteurs ; nous sommes son premier groupe depuis quatre ans !

L'après-midi est consacrée à la visite de la réserve de Bojo Nawi, à quelques minutes en pirogue. C'est l'occasion de se rendre compte de la juxtaposition des différents écosystèmes que sont les savanes herbacées recuites par un soleil de plomb et la fraîcheur relative de la forêt de lianes, bruisante d'une vie souvent invisible. Plaisir de suivre à pied

Sur le chemin du retour vers le campement de Tambora, halte pour partager un moment près du feu, avec un pêcheur qui campe temporairement sur un récif au milieu de l'Orénoque.

un escarpement rocheux surplombant une lagune peuplée de tortues et d'oiseaux. Plus loin, un duo d'aras querelleurs et facétieux se livre à un show endiablé, à la limite du cabotinage. En face, le regard est attiré par un irrésistible cerro, où éminence rocheuse. On nous apprend que la frontière étant délimitée par l'étiage des plus basses eaux, cette colline qui semblait au milieu des eaux est inaccessible, car située au Venezuela !

Nous nous rattrapons en allant explorer une île rocheuse, de couleur noire, marbrée, presque métallique, criblée d'alvéoles plus ou moins festonnées, plus ou moins spacieuses, qui deviennent autant de piscines où se rafraîchir ! Pendant nos jeux aquatiques, la pirogue

est emportée par une saute de courant, dévale les rapides mais va heureusement s'échouer sur un récif ! Il nous faudra héler un groupe de pêcheurs par-dessus le vacarme des rapides, pour leur demander d'aller récupérer notre esquif et venir nous secourir... Première nuit parfumée et paisible en hamac, au bord de l'Orénoque.

25 JANVIER

Levés avant l'aube, pour une marche en forêt guidée par Luis, le gérant de la finca. Le but : un groupe de fromagers ou kapokiers (Ceiba pentandra), arbres géants cachés au fond de la selva. Le Ceiba était jadis un arbre sacré pour de nombreux peuples autochtones ;

C'EST OÙ ?

Les Llanos occupent toute l'extrémité orientale de la Colombie, sur presque un quart de la superficie du pays. Pour s'y rendre, la compagnie Satena opère depuis Bogota un vol tous les deux ou trois jours sur Puerto Carreño (1 h 15) et Inirida (1 h 30) pour 130 à 150 US\$ environ. Sur place, on peut voyager sur l'Orénoque en bongo (pirogue bâchée à moteur) ou en vedette rapide, beaucoup plus chère !

AVEC QUI PARTIR ?

Ce reportage a été réalisé en partenariat avec l'agence Terres Oubliées, l'une des seules à proposer un voyage d'immersion dans les Llanos colombiens : « Exploration sur l'Orénoque » incluant le parc national de Tuparro et la rencontre de communautés amérindiennes, les rapides de Maipure, un mini séjour aux cerros de Mavicure et un final dans un écosystème de charme amazonien à Leticia Parc Naturel Amayacu. 15 jours, entre février et mars, limité à 8 personnes, à partir de 3 690 € au départ de Paris (2 890 € depuis Bogota). bit.ly/terres-oubliees-colombie-orenoque

L'ASTUCE

Hamac, mode d'emploi

Le hamac reste l'accessoire le plus utile en terrain tropical ou équatorial, notamment en forêt humide infestée d'insectes, pour dormir confortablement en voyage d'aventure. C'est l'équivalent du lit à couper le beurre, côté récupération et sommeil ! Pas de souci de sommier défilé, d'oreiller trop mou ou de matelas trop dur ! Il suffit de trouver deux solides troncs, pieux, branches, poutres... où tendre son filet. Ensuite, une règle simple : se coucher en travers, dans le sens de la largeur, de préférence en diagonale, pour éviter les balancements, type tangage ou roulis, qui donnent vite le mal de mer. Jumelé avec une moustiquaire accrochée en « couvercle » au-dessus, c'est la garantie de nuits réparatrices.





**FRANCK
CHARTON**

Après plusieurs grands voyages en Colombie, Franck s'est octroyé une aventure en immersion en terre amérindienne, entre cerros de granite et jungle profonde. Tout ce qu'il aime !

QUAND Y ALLER ?

La meilleure période court de janvier à mars, avec moins de pluies et ciels clairs, dans des paysages de hautes herbes et étendues blondes des clairières sableuses et des plages qui bordent les rivières, en cette période sèche qui permet de voyager autrement que via les seules pirogues. Beaucoup moins de moustiques également !

BON À SAVOIR

Les conditions de voyage sont souvent spartiates, avec de longues heures en pirogues (mais assis confortablement), couchages dehors en hamac (prévoir un drap) ou en fincas (fermes) toutes simples, menus de poissons de rivière, poulet, riz, tubercules (manioc) et fruits. Le programme est indicatif, les journées peuvent être modifiées en fonction des conditions de terrain, climat, hydrologie ou sécuritaires. Nombreuses baignades, observations d'oiseaux et ascensions de cerros.



À la finca La Ventana, au bord de l'Orénoque, juste après la traite du soir, Luis prépare la crème qui va servir pour préparer le dîner.

Lors de l'ascension du cerro Zamora, près de Rancho Baru, les grandes plaines blondes des llanos se dévoilent, striées par les palmeries des morchals, le long des cours d'eau.

Le tourisme étant embryonnaire ici, la finca accueille surtout scientifiques et pêcheurs. Nous sommes le premier groupe en quatre ans

symbole d'abondance, il représente aussi l'axe du monde. Au terme d'une heure de marche ludique en forêt dense, avec progression à la machette, nous atteignons un intriquant chaos de blocs, coiffé par plusieurs ceibas, dont l'un est littéralement monstrueux : des racines aériennes grimant contre les rochers et qui servent d'échelles, un tronc large comme un baobab et des branches noueuses tout en circonvolutions ! Un terrain de jeu digne d'Indiana Jones ! Au retour, Luis remarque, sur une plage, des empreintes dans le sable signant une ponte de tortue verte (*Chelonia mydas*) : le trou rebouché dans la nuit est en effet rempli d'œufs ! Ces derniers seront récoltés et incubés à la finca, avant de relâcher les bébés pour empêcher leur prélèvement intempestif par les braconniers locaux, puis les prédateurs naturels à l'éclosion : serpents, lézards, oiseaux

de proie... Autre arrêt soudain : des pêcheurs sud-africains viennent de sortir sous nos yeux une énorme créature aux dents saillantes. Il s'agit d'un payara, sorte de poisson-chien aux terribles canines inférieures. C'est, sur l'Orénoque, la proie principale des pêcheurs au gros, venus du monde entier, avec les pavón ou daturades, aussi appelés tucunará. De retour dans les terres, nous allons d'abord nous baigner dans les eaux limpides du rio Bitá, à proximité du pont Paso del Ganado, au curieux style Art Déco. Divin ! Seul bémol : les micro-poissons qui essaient de gober nos grains de beauté, provoquant une décharge électrique à chaque assaut ! En soirée, nous assistons au retour des troupeaux dans la finca du señor Gustavo Granados. L'occasion d'observer le travail au cheval puis au lasso des llaneros (prononcé : « Janeros », le Brésil n'est pas loin !). Tout un art ! Notre campe-

ment a été monté au-dessus de la lagune El Tesoro, animée par mille coassements et cris d'oiseaux. À la nuit noire, un coup de frontale en balayage fait surgir les paires d'yeux dorés des petits caïmans, ou babillas.

26 JANVIER

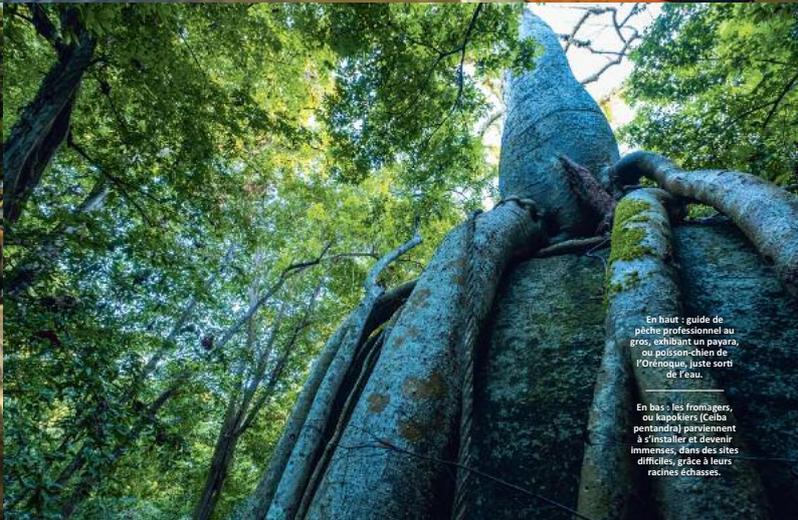
Journée de transition en 4x4, à travers les vastes étendues herbeuses des Llanos. Voici d'abord Cazuarito, bled poussiéreux au pied d'un joli cerro éponyme, cadre de notre première vraie rando. Dalles adhérentes mais abrasives, flore endémique, quelques pétroglyphes ; la balade en traversée est magnifique, parfois vertigineuse et excitante, en balcon sur l'Orénoque et la jungle. Et un final majestueux, qui arrive à point nommé, alors que nous suons depuis plus de deux heures sous une chape de plomb suffocante : la délicieuse lagune San Roque, dans son écrin de morchals, ces gracieux palmiers à tout faire, avec le ballet des martin-

pêcheurs comme apéritif ! Il reste encore 45 minutes de piste à travers les interminables savanes bouquetées de palmeries, pour parvenir à notre étape, le Rancho Baru. Il s'agit d'une finca en ossature bois, installée à côté de rapides en cascades, où le jeu consiste à se laisser emporter par le courant ! Super accueil de Mafé, alias Maria Fernanda, jeune matrone pimpante et son mari Freddy, un solide gaillard. Ils sont arrivés ici il y a six ans, en misant sur l'essor du tourisme. Ils ont adopté un jeune garçon métis, Vladimir, qui joue avec un ara, une peruche, trois chiens et deux cabris. En fin d'après-midi, nous partons faire l'ascension du cerro Zamora, au milieu d'énormes blocs épars. Avec, à la clé, un saisissant panorama sur le patchwork de jungles et de prairies à nos pieds ! Ce soir au menu : poisson-chat de dix-huit kilos aux petits légumes, salade d'avocat et jus de maracuja...



En haut : blocs géants au sommet du cerro Zamora.

En bas : cow boy de la finca Granados, en train de sélectionner au lasso les vœux qui seront parqués ailleurs.



En haut : guide de pêche professionnel au gros, exhibant un payara, ou poisson-chien de l'Orénoque, juste sorti de l'eau.

En bas : les fromagers, ou zapoñeros (Cetas Pentandía) parviennent à s'installer et devenir immenses, dans des sites difficiles, grâce à leurs racines échassées.

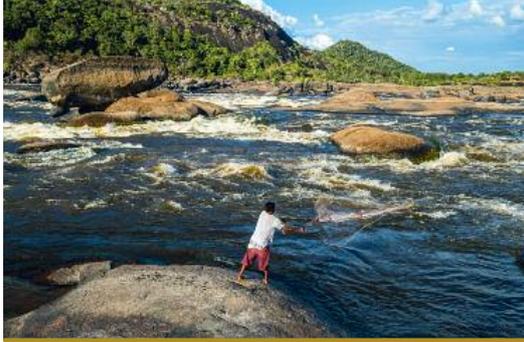
Tuparro

UN PARC NATIONAL INÉDIT

27 JANVIER

Quelques heures de piste et un bac plus tard, nous voici à Tambora, insolite complexe résidentiel installé en plein no man's land, en vigie sur un coude de l'Orénoque. Le site fut conçu dans les années 1970 comme une « université bolivarienne » ; comprendre : une école de vie à l'attention des orphelins et enfants des rues de Bogota. Aujourd'hui, c'est un cam-

pement démesuré pour les touristes de la pêche au gros, qui forment encore l'essentiel des visiteurs de la région Vichada. Une immense statue de Simón Bolívar contemple les eaux marron qui se précipitent au pied de l'escarpement. Balade en *borngo* sur le río Torno, puis en longeant le *caño* (ruisseau) Peinilla, qui s'effile jusqu'à disparaître dans les marécages.



MÉMOIRE

L'épopée scientifique d'Humboldt

On ne compte plus les découvertes, les intuitions, les relevés et les collections d'Alexander Von Humboldt (cf. *Grands Reportages* n° 445, avril 2018), savant encyclopédique franco-allemand, grand voyageur à la fois précurseur, polyvalent et polyglotte, nourri de l'esprit des Lumières et des idéaux de la Révolution française. C'est entre 1799 et 1804 qu'il entreprend son grand voyage scientifique à travers les territoires de la Nouvelle Espagne, du Venezuela au Chili. Un périple « monumental » par la somme des connaissances rassemblées en géographie, botanique, astronomie, cartographie, minéralogie, zoologie, hydrologie, météorologie, mais aussi ethnologie et science politique, ainsi que le relevé incroyablement précis du canal de Casiquiare, reliant le Haut Orénoque à l'Amazonie. Son ouvrage majeur : *Voyage aux régions Équinoxiales du Nouveau Continent*, en trente volumes, fait de lui l'un des premiers grands géographes modernes.



« Pêcheur » à la maille c'est à dire au filet jeté à la main d'un mouvement circulaire, au cœur des Raudales de Maipure.

Depuis le cerro Peinilla, panorama sur une partie du parc national Tuparro, partagée entre bras d'eau, savanes herbacées et forêts de rive.

L'ascension du cerro éponyme n'est qu'une formalité, avec un détour vers une grotte, autrefois refuge d'un clan d'indiens Chikwani. Subsistent encore quelques gravures ocre, des ossements humains, un mortier de pierre... Au retour, halte au bureau du parc pour un briefing express. Créé il y a plusieurs décennies, il est demeuré inconnu à l'extérieur, du fait de son isolement et faute de communication. De nombreux militaires patrouillent le secteur, car y subsistent quelques poches d'insécurité et de contrebande. Retour entre chien et loup à Tambora.

28 JANVIER

Virée aller-retour en chalupa vers l'aval du fleuve, cette fois. Objectif : les rapides d'Aturas, au niveau de la ville vénézuélienne de Puerto

Ayacucho, dont on aperçoit quelques bâtiments noyés dans la végétation. Partout, jalonnant l'Orénoque, des boules de roche noire, brillantes, d'aspect presque métallique, énormes ou minuscules, en amas ou solitaires. Ce seraient des roches très anciennes, issues de l'antique Gondwana, à l'époque de l'unité des terres ! À l'exploration de quelques îles truffées de ces chaos de blocs sculptés, succède l'ascension d'un point haut pour mesurer l'envergure des rapides, disséminés sur plusieurs kilomètres. Des pêcheurs au filet lancent leur maille dans les eaux tumultueuses. Ils dorment à même les récifs dans des huttes en branchages. L'un deux nous dévoile le pétroglyphe caché dont il est devenu le gardien : une superbe scène mythologique, qui prend ici tout son relief.

LE PARC NATIONAL TUPARRO EN CHIFFRES

Le parc national Tuparro est le seul espace protégé des plaines orientales. Créé en 1970, monument national en 1982, ouvert au public il y a deux ans seulement, couvre 548 000 ha, avec 75 % de savanes, 25 % de forêts galeries. Températures moyennes : 27 °C ; pluviométrie : 3 300 mm. Faune : 74 mammifères, 320 oiseaux, 17 reptiles, 26 poissons et 5 primates.

UN PARADIS MENACÉ

À l'heure où s'ouvrent enfin au tourisme l'extrême est et le grand sud colombien, le principal danger réside dans l'exploitation anarchique, souvent illégale, des cours d'eau. Quantités de mineros, ces orpailleurs sauvages, continuent de creuser le lit des rivières, avec de gros moyens liés au narco trafic. Vent se greffer le problème des prospections chinoises à grande échelle sur l'Orénoque vénézuélien, avec des concessions à long terme dérivées sous Chavez alors avide de cash. L'exploitation industrielle va démarrer, avec force mercure et plomb défigurant et polluant durablement. Une future catastrophe écologique majeure...

12 13

Réunion communautaire dans le petit temple évangéliste du clan chikwani Gaitano, sur les berges du caño Lapa.

OBSERVER LA FAUNE ?

Vichada et surtout Gainia possèdent un écosystème dit de transition, entre savanes de l'Orénoque et forêt primaire amazonienne, identique au Pantanal brésilien, foisonnant de vie sauvage. Si l'on voit oiseaux, dauphins, loutres, et parfois un capybara, il est cependant rare d'observer la grande faune (tapirs, fourmilliers, jaguars, singes, caïmans ou anacondas). Toutes ces espèces sont bien présentes, mais ne sortent que la nuit. Les raisons : chasse active des communautés indiennes et trafics des narcos ou miniers qui tiraient, jusqu'à une époque récente, sur tout ce qui bouge.

SE LOGER ?

- Finca Ventana à Tambora : ★★
 - Rancho Barú, à Casuarito : ★★
 - Ex-Université bolivarienne de Tambora sur l'Orénoque : ★
 - Campement Dona Rosa, à Maipure : ★★
 - Bivouac plage Venado à Mavicure : ★★
 - Hostal Ananda Mayá, à Bogota quartier colonial Candelaria : ★★
- De 12 € (dortoir) à 44 €. www.mamadamayhostel.co



29 JANVIER

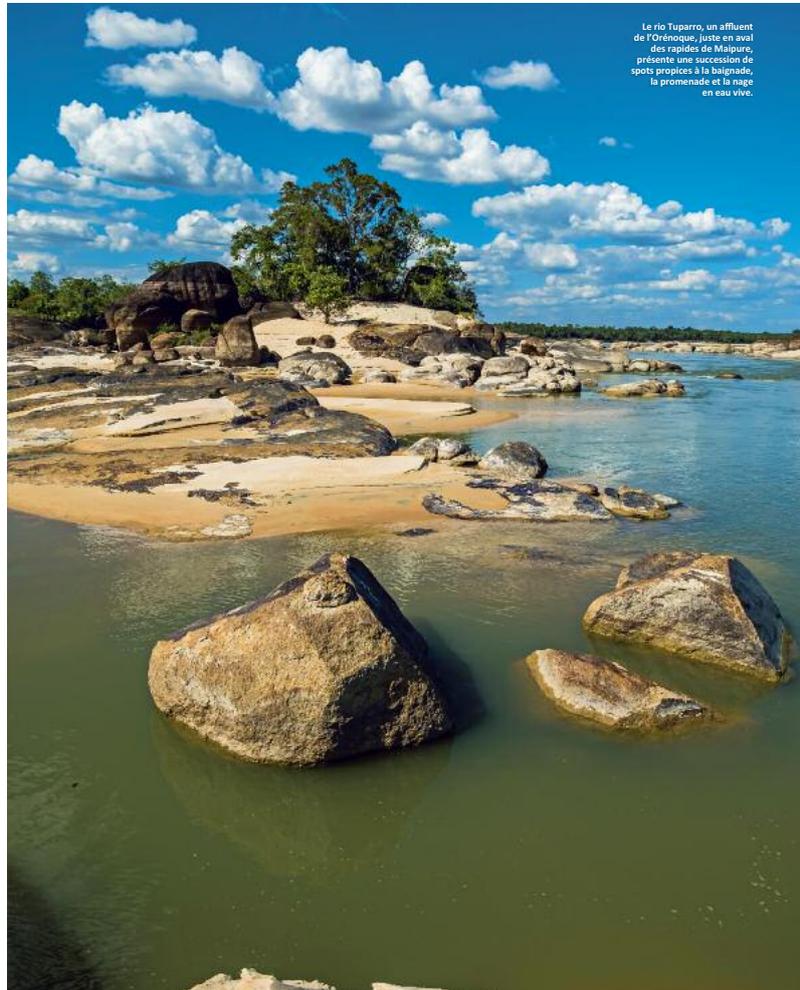
Exploration du caño Lapa, affluent paradisiaque en amont de l'Orénoque. Nous accostons au niveau d'une petite communauté d'indiens Chikwani, dont les pailletes hérissent une clairière, défrichée sous la houlette du pasteur indigène Joachim Gaitano, parti en tournée. Il y a là trente-trois personnes, dont sa fille Rubiela, particulièrement avenante. Elle nous fait une démonstration de préparation des tubercules consommés ici tous les jours : cassava (grandes galettes), manioc (poudre croustillante) et yuca douce (jaune) ou amère (blanche). Ils sont venus s'installer ici il y a une quinzaine d'années après le départ d'un groupe armé narcotrafiquant qui y cultivait de la coca.

Avant cela (jusqu'au début des années 2000) ils nomadisait encore en forêt... Aujourd'hui, ils vivent d'une petite agriculture de subsistance et de l'artisanat en palo de oya, un bois facile à sculpter quand il est séché. Deux jeunes amérindiennes, Dalia et Ingrid, nous entraînent vers leur jardin d'éden : une série de chenaux et de bassins moussus, qui convergent en pleine forêt entre les rochers, vers une cascade et un merveilleux lagon translucide ! Difficile de s'arracher d'un tel endroit. Ce soir,

campement trois étoiles au bord de l'Orénoque, sur la playa Maipure, chez Doña Rosa, à l'accueil tout en douceur. Nous sommes techniquement au Venezuela, mais bon...

30 JANVIER

Les premiers rayons nous cueillent sur les pentes du cerro Guajivo, en langue indigène, ou Caristeia en espagnol, un splendide monolithe dominant d'une bonne centaine de mètres le campement, et qui se gravit assez facilement en suivant une enfilade de dalles bombées. Jouisif ! De là-haut, spectacle garanti sur la « cinquième merveille du monde », aux dires du scientifique explorateur Alexander Von Humboldt : les Raudales (rapides) de Maipure ! Après un roboratif petit-déjeuner de poisson, manioc, *agua panella* (sucre de canne) glacée et papaye/citron vert, nous partons les admirer de plus près. Depuis la casa parque, accompagnés par un garde, nous suivons un sentier botanique descendant qui passe un petit col en forêt et débouche sur des prairies qui mènent aux rapides. Ambiance tonique dans un fracas de genèse, avec des indiens en pirogue et des pêcheurs balançant leur maille, au milieu de l'écume et des embruns ! Grisant...



Le río Tuparro, un affluent de l'Orénoque, juste en aval des rapides de Maipure, présente une succession de spots propices à la baignade, la promenade et le nage en eau vive.

En pleine forêt, la rivière cascade entre les rochers vers un lagon translucide. Difficile de s'arracher d'un tel endroit

Petit paradis caché des Chilwani de Lapa, un labyrinthe de canaux et de cascades mène, entre blocs et jungles, à une grande piscine aux eaux cristallines, accessible aux visiteurs étrangers moyennant un petit péage de 1.000 pesos (0,50 €) par personne.

VOYAGE EN IMMERSION
COLOMBIE

Mavicure

AU BONHEUR DES CERROS



31 JANVIER
Petite manip' logistique ce matin pour franchir les rapides de Maipure (que Humboldt appelait Maypure, du nom d'une ancienne tribu locale éteinte) : bongo d'abord pendant 10 min sur le rio Tuparo, puis 15 min en camion bâché sur une improbable piste, enfin 3 heures de vedette rapide de nouveau sur l'Orénoque, puis sur les rios Atavapo, Guaviare et enfin Inirida, pour rejoindre la ville portuaire d'Inirida, capitale de la région Guainía. C'est un gros bourg interlope, où vrombissent les cyclomoteurs, où fleurissent les officines de blanchiment, où prospèrent les orpailleurs et autres mineurs au look de pirates amazoniens.
Dernier transfert, d'environ une paire d'heures,

de nouveau en *chalupa*, au rythme plus contemplatif, mais sous un ciel plombé, vers le point d'orgue émotionnel et sportif de ce voyage : les cerros de Mavicure, qui commencent doucement à sortir de l'anonymat. Au premier regard, c'est le coup de cœur instantané ! Quatre ou cinq bulles de roche fauve et noire : Pajalito (Petit oiseau), Mono (Singe), Diablo et Mavicure (sarcabane), surgies tout à coup au-dessus de la rivière et tapissées de jungles jusqu'à mi-pente et parfois jusqu'au sommet ! Un site d'exception. Un paysage d'outre terre. Installation du camp sur la plus belle plage, puis baignade délicieuse, comme seuls au monde, au pied de ces géants sauvages, mais débouillonnés.

Les deux mastodontes de Mavicure, contemplés au niveau des rapides éponymes depuis le campement de Venado, avec à gauche le Mono (singe) 480 m, et à droite le plus imposant, Pajalito (Petit oiseau, d'après une légende locale) culminant à 712 m d'altitude.

SÉCURITÉ

Géopolitique et environnement

Si la situation sécuritaire est globalement stable, grâce au processus de paix en cours, le désarmement des groupes résiduels n'est pas effectif, la mafia s'est institutionnalisée, voire ramifiée en franchises. Le système des parcs nationaux s'avère inefficace : en lieu et place de rangers armés faisant appliquer la protection du milieu, on trouve des fonctionnaires « neutres », occupés au contrôle des images. La corruption généralisée et le système des passe-droits sont amplifiés par l'immense frontière avec le Venezuela, dont la situation catastrophique impacte lourdement la région, notamment en matière de forages et minages illégaux, trafics de drogue, violences, d'autant plus que 62 ans de guerre civile ont durablement traumatisés les esprits.

1^{er} FÉVRIER

Nos cerros sont caressés par la lumière vers 6 h 30 ; une vision digne du premier matin du monde, surtout immergé au niveau de l'eau, en tenue d'Adam ! Deux communautés autochtones d'Indiens Puinavé se partagent ce territoire sacré : Les Venado, en rive droite, qui nous autorisent à camper ici contre un péage et chez qui nous prenons tous nos repas par souci de réciprocité, et les Remanzo, en rive gauche, donc en face, mais de l'autre côté des rapides. Une double frontière donc, car bien que voisins et culturellement identiques,

ce sont des frères ennemis... Nous faisons très attention à faire travailler les uns et les autres comme guides sur les cerros situés sur leurs rives respectives. Christianisés depuis quelques décennies, comme la quasi totalité des peuples amérindiens de la selva, par les missionnaires catholiques et plus récemment évangéliques, ces peuples premiers pratiquent en réalité un syncrétisme paisible, entre rites traditionnels liés à la nature et saints patrons chrétiens.

Au retour du café/arepa (galette de maïs) à Venado, notre pirogue est prise en ciseaux dans

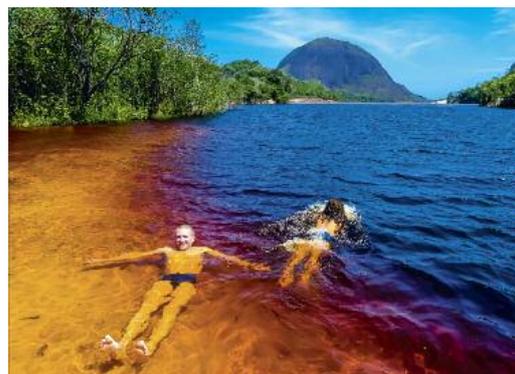
COMMENT Y ALLER ?

Pour se rendre aux cerros de Mavicure, deux options se présentent :
• depuis Puerto Carreño (Vichada), remonter l'Orénoque jusqu'au large rio Atavapo, puis prendre un affluent qui remonte vers l'ouest : le Guaviare, et enfin suivre au sud le rio Inirida. Compter 3 à 4 jours en bongo et vedette rapide.
• depuis Inirida (Guainía), 2 h de navigation pour rejoindre la boucle de Mavicure (rapides) où se trouvent les fameux cerros.

GRIMPER ?

Pour les visiteurs non grimpeurs, deux cerros sur quatre se gravissent en « rando du vertige » jusqu'au sommet : Diablo et Mavicure, compter une demi-journée aller-retour pour chacun (voir topo). Mono et Pajalito sont des « big walls » de granite noir très abrasif, escalade engagée nécessitant techniques et matériel spécifique (1 bivouac en paroi minimum) et un maximum d'eau (5-10 l/jour/personne). Trois ou quatre voies existantes (spots). Pour en savoir plus sur la ligne ouverte en face ouest du Pajalito le 1^{er} février 2018 par la cordée David Allfrey-Kieran Brownie (USA) et Paul Mac Sorley (Canada) : bit.ly/story-cerro-pajalito

Baignade délassante après une rude ascension, dans les eaux pures du caño San Joachim, en amont de Venado. La couleur écarlate est due aux mélanges de sable et des tanins issus de la décomposition des feuilles.



AU CINÉMA

L'Étreinte du serpent
(*El abrazo de la serpiente*) est un film dramatique et d'aventure réalisé par Ciro Guerra (2015) en coproduction colombienne, argentine et vénézuélienne. Ambiance onirique, mythologique et anthropologique. La sublime scène finale, en noir et blanc, se passe à Mavicure. Présenté à la Quinzaine des réalisateurs au festival de Cannes 2015. La bande-annonce : youtu.be/D6Y_eHRkZo



L'HISTOIRE

Sophie Muller (1910-1995) était une missionnaire protestante (USA), qui suscita la controverse, en évangélisant seule, en immersion totale en Amazonie (Colombie, mais aussi Venezuela et Brésil) dès 1944 et pendant un demi siècle, des dizaines de tribus différentes (Curipaco, Punave de Mavicure, Cubeo, Guajibo, Piapoco, Maco...). À sa mort, elle avait converti des milliers d'Amérindiens, fondé plusieurs centaines d'églises et traduit les évangiles dans de nombreuses langues indigènes. Elle est même devenue un personnage quasi-mythologique ! Les ouvrages de Sophie Muller : *Beyond Civilization* (Chico, CA : Brown Gold Publications, 1952), *His Voice Shakes the Wilderness* (Sanford, FL : New Tribes Mission, 1989), *Jungle Methods* (Woodworth : Brown Gold Publications, 1960).

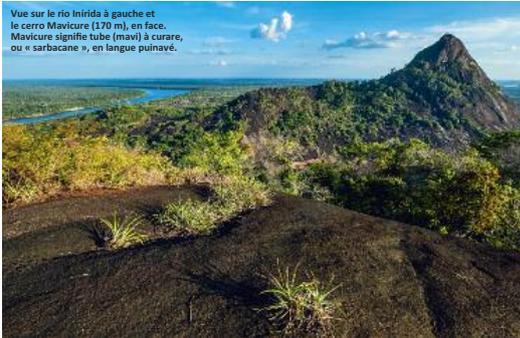
Une fois au sommet, un long baroud en forêt nous attend, dégoulinants de transpiration, pour retrouver la pirogue

les rapides et embarquer quelques seaux d'eau reçus en pleine figure ! À Remanzo, il nous faut patienter, parler, trouver un jeune guide avant de pouvoir gravir le cerro Diablo, un « petit » dôme panoramique, situé en vigie derrière les grands Mono et Pajarito. Parvenus au sommet après une belle randonnée du vertige entre orchidées, agaves et épiphytes qui nous griffent les jambes, il nous semble entendre des interjections, loin là-bas, en plein gaz. À force d'attention, nous voyons briller du matériel d'escalade, puis onduler des cordes, et bientôt nous repérons trois micro-fourmis en train de gravir la paroi qui semble totalement lisse ! Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit d'une cordée canado-américaine, en train d'ouvrir la première d'une ligne en face ouest du cerro Pajalito (sommet central de la triade), appelée « Abrazo de la serpiente » (660 m, 16 longueurs, max 6c+), en hommage au merveilleux film éponyme en noir et blanc tourné là-bas et présenté à Cannes en 2015. De notre côté, un long baroud en forêt nous attend,

dégoulinants de transpiration, pour retrouver la pirogue derrière la face est du Mono.

2 FÉVRIER

Ascension ludique et athlétique de la voie normale du cerro Mavicure, comme une apothéose à notre séjour, avec d'abord une série de dalles raides, puis une transition en forêt, aménagée par les Indiens avec quantité d'escaliers de bois, échelles de branches, passerelles sur blocs... et enfin la falaise sommitale, abordée de côté par son seul point de faiblesse, en adhérence, avec une belle ambiance ! La foudre a laissé d'innombrables traces blanches, comme autant de cicatrices qui rayent le rocher noir. Arrivés sur ce promontoire aérien avec le premier soleil, nous nous imprégnons longuement, comme hypnotisés, de la fresque naturaliste primitive face à nous : les cerros dorés qui s'embrasent, la houle sombre des forêts, la moquette tendre des clairières et le filigrane argenté de la rivière Inirida qui serpente à nos pieds. Plénitude. ■



Vue sur le rio Inirida à gauche et le cerro Mavicure (170 m), en face. Mavicure signifie tube (mavi) à carare, ou « sarbacane », en langue punave.



À voir à faire à Mavicure

Il existe pour l'instant trois circuits de randonnée sur le secteur des cerros de Mavicure. Tous les circuits doivent s'accompagner de transfert en pirogue à un moment ou à un autre, depuis l'actuel camp de base sur la plage centrale de Venado, face aux rapides.

1 CERRO MAVICURE, VOIE NORMALE (face nord)

1 h 30 à 2h A.R. / +250 m / -250 m
Incontournable ! Chemin tracé et aménagés. Ce cerro est juste au-dessus du camp ; mais un petit rio marécageux infranchissable à pied le sépare de la plage ! Départ à 3 mn en pirogue, sur l'échine latérale gauche du cerro. Monter tout droit dans les dalles bombées, se raidissant au fur et à mesure et en replat pour entrer en forêt et suivre la galerie qui devient de plus en plus touffue, puis raide, équipée d'escaliers, rampes en branches qui s'élève contre la

falaise avant de rejoindre le dernier « mur » rocheux qui se franchit en adhérence + quelques encoches pour les pieds. Plateforme sommitale plane et arrondie. Panorama cinq étoiles.

2 CERRO DIABLO FACE EST / TOUR DU PAJARITO

3 à 4 h / +320 m / -120 m
Un bon sentier part du village de Remanzo vers l'ouest, traverse les plantations de manioc, cassave et yuca, puis une forêt sèche clairsemée (chaleur suffocante) avant de rejoindre, en les contournant vers le nord, des contreforts rocheux qui permettent de gagner du terrain par paliers successifs. Parvenu au pied du cerro Diablo lui-même, on attaque pleine pente en visant l'ouverture de la forêt-galerie, qui permet de se hisser à la moitié de la falaise. La dernière partie se gravit sur dalles bombées, assez raides (mains utiles parfois), jusqu'au

sommet, large et panoramique sur le Pajarito. Belle ambiance. Redescendre par le même chemin jusqu'à une intersection bien visible (caïms), et prendre à droite, le sentier longe tout le pied du Pajarito, rentre en forêt humide, traverse plusieurs clairières défrichées et passerelles, puis remonte franchement, franchit un petit col entre Pajarito et Mono et dégringole de l'autre côté, pass devant deux huttes en construction par les Remanzo pour accueillir les futurs visiteurs de passage, pour buter sur le fleuve Inirida, où doit vous attendre votre pirogue.

3 PREMIÈRE GROUPE LATÉRALE (nord-est) DU PAJARITO

1 h 30 / +120 m / -120 m
Traverser en pirogue de l'autre côté de la rivière Inirida (en rive gauche) juste sous les rapides. Commencer l'ascension (terrain aventure) en partant en diagonale vers la droite sur des croutes

rocheuses peu inclinées, se redressant progressivement, rester toujours sur le fil, presque au-dessus de la rivière jusqu'à attendre un replat, traverser des bosquets au mieux et passer un éperon (petite varappe) pour parvenir à un étage plus haut. La forêt à cet endroit peut être traversée (pantalons préférables) pour déboucher de l'autre côté, face aux immenses falaises verticales de la face est ! Descendre « droit dans l'entonnoir » sur 50 à 70 m, puis traverser vers la gauche (vers l'est) en pleine face en restant à niveau et suivant les dalles les moins raides. Revenu sur l'axe de montée, descendre en visant la pirogue.



????????// COLOMBIE

El Cocuy

NOUVEL EL DORADO DU TREK

ON CROYAIT TOUT SAVOIR DES ANDES, MAIS LA SIERRA D'EL COCUY ÉTAIT UNE PÉPITE DEMEURÉE DANS L'OMBRE, DU FAIT DE SON ISOLATION GÉOGRAPHIQUE ET DE LA GUÉRILLA RÉVOLUTIONNAIRE, RÉCEMMENT EXPULSÉE DU SECTEUR. LE VOILE SE LÈVE DÉSORMAIS SUR CE TERRITOIRE D'EXCEPTION.

// TEXTE ET PHOTOS : FRANCK CHARTON //

ARTURO, GUIDE DE MONTAGNE ORIGINAL D'EL COCUY, CÉLÈBRE SA MANIÈRE CARIVÉE SUR LES GLACIERS SUSPENDUS DES CERROS DE LA PLAZA. VERS 4600 M D'ALTITUDE, LORS DE LA JOURNÉE D'EXPLORATION CONSACRÉE

????????? // COLONBIE

ARTURO ET SON SAC DE 30 KILOS -AUTONOMIE TOTALE OBLIGEE- DANS LE FAMEUX PAS DE LA MORT, UN ÉBOULIS RAIDE QUI LONGE UN ABIME.

PROGRESSION EN APESANTEUR SUR LE FIL D'UNE PETITE CORNICHE, EN MONTANT À LA PIEDRA DEL DIAMANTE

DEPUIS LA LAGUNA DIA LARGA (4200M), PANORAMA SUR LE CONCAVO EN FACE ET LE PAN DE AZUCAR AU FOND À GAUCHE

C'est un village bleu, adossé à la montagne. On y vient en bus, on ne frappe pas, ceux qui vivent là ont jeté le temps. Peuplé de cavaliers, de ponchos et de musique, il sera dernier à rester debout... A 2 700 mètres d'altitude, et à douze heures de voyage depuis Bogotá par des routes sinueuses aux confins de la province de Boyacá, El Cocuy (prononcer Cocouille) est un bled comme on n'en fait plus, une bourgade d'antan, où chaque maison est peinte en vert et blanc. Où chacun se salue en effleurant son sombrero, où l'on rencontre davantage de maîtresses-femmes que de sexe faible. L'air y est frais le soir, tempéré en journée. Les

venus eux aussi tenter l'aventure, nous serrons entre les bidons de lait. La piste grimpe dur à travers les collines bocagères, puis les lacets s'enchaînent dans les alpages. Pause d'acclimatation à l'estancia La Esperanza, à 3 600 mètres d'altitude. Le boss, Don Marco Valderama, y gère une petite auberge familiale et un troupeau d'une centaine de moutons. Architecture rustique coloniale, situation privilégiée juste au seuil de la haute montagne, l'endroit est idéal pour prendre la mesure de l'aventure qui nous attend et se fabriquer quelques globules supplémentaires. Premier objectif : le rocher de l'Aigle. Dernière boursoufflure d'une crête fuselée, ce bec nous nargue depuis notre fenêtre et nous décidons d'aller le taquiner. L'ascension est belle, progression de funambule sur l'échine rocheuse qui n'en finit plus de se redresser. Le « nid » de l'aigle, à 4 000 mètres tout rond, est atteint par une dernière acrobatie aérienne. Les sommets encapuchonnés de glace de la sierra émergent derrière l'horizon fauve de la puna. Culminant entre 4 900 et 5 300 mètres, une litanie de pointes rocheuses et de nevados (glaciers) dessinent une herse à l'aura impérieuse, irrésistible.

Jour J. Nous avons été rejoints par notre guide Arturo, d'El Cocuy, et par notre cuisinier Carlito, de Güican. Les deux villages sont frères ennemis depuis toujours, le premier plus « joli » et plus touristique, étant aussi plus progressif et libéral, alors que le second, plus indien et métissé, resterait davantage conservateur et traditionaliste. Cette rivalité digne de clochermerle, où l'on murmure des histoires de vendettas pour des affaires de cœur ou de terres, ne les a pourtant pas empêché de collaborer pour constituer une association coopérative de gestion des premiers refuges du parc national, le gouvernement menaçant, sinon, de confier ce travail à une agence privée.

Dernière approche avec le 4x4, de l'estancia, qui nous hisse à la passe de Kanwara, à 3 900 mètres, où un détachement de soldats surveille les vallées qui mènent à ce lieu stratégique contrôlant l'accès nord de la cordillère, afin de dissuader le retour d'éventuels guerrilleros. On aperçoit, en contrebas, la grande falaise qui servit de cadre au suicide collectif des U'wa, au XVI^e siècle. Lors de la

brouillards fréquents. Les pluies, diluviennes. Sanctuaire des Indiens U'wa, c'est aussi une

terre pionnière, dominée, écrasée presque, par une cordillère intimidante et méconnue, aussi spectaculaire qu'écologiquement rare. La traversée nord-sud, ou « vuelta », itinéraire somptueux, d'envergure et un tantinet engagé par sa sauvergie et l'absence de toute échappatoire, ne devrait pas tarder à devenir un must du trek latino.

Embarquement à l'aube dans le camion du laitier, qui part faire sa tournée quotidienne des estancias. Avec quelques étudiants de la capitale et un Gallois

SÉCURITÉ, UNE SITUATION VOLATILE

De nombreuses provinces colombiennes ont été gangrénées, au fil des décennies, par des maquis armés « révolutionnaires ». La population locale, au départ soulagée de voir essier les abus de certains propriétaires terriens et le clientélisme des partis politiques, dut déchanter avec le temps, les guerrilleros ayant tendance à confondre justice et arbitraire. L'offensive de l'armée a donc été saluée comme une libération. L'embellie sécuritaire du Boyacá, où se situe El Cocuy, pour être spectaculaire, reste cependant fragile.



?????? // COLOMBIE

conquête de ces vallées par les troupes coloniales espagnoles, un clan indien qui refusait l'esclavage, décida, sous la houlette de son chef, de se précipiter avec femmes et enfants du haut de cette muraille de pierre. Ce drame fait aujourd'hui partie de la geste mythologique de la tribu U'wa, ce peuple autochtone d'environ cinq mille âmes installé dans des conditions de vie précaire aux confins de la sierra, à plusieurs heures de marche, du côté de Güican, l'autre « porte » du massif. Mais, aux dires des paysans locaux, leurs chefs rouleraient dans des gros 4x4 flambant neufs et enverraient leurs enfants étudier dans les universités états-uniennes. Peu d'ethnologues se sont intéressés à eux et l'enquête reste encore à mener...

De l'autre côté du col de Kanwara, le terminus de la piste n'est plus très loin. Antonio nous y attend avec sa mule. La météo semble installée en mode beau fixe. Les lacets du Boqueron de Cardenillo, notre première crête à franchir, à 4 370 mètres, n'est qu'une formalité, mais à cette altitude, le moindre effort se paie cash. Un décor pelé de zone aride nous attend au sommet, alors que deux femmes U'wa arrivent à cheval de nulle part semble-t-il, chapeau sur les yeux, et nous saluent d'un hochement de tête avant de disparaître telles des amazones, dans un tour-

un brouillard épais nous encercler, avec des températures polaires. Le site idyllique est devenu lugubre. Il fait zéro sous la tente. **Réveillés aux aurores**, nous plions le camp les doigts gourds et atteignons l'Alto de las Frailes (4 205 m) avec le premier soleil, face à des pics pyramidaux et des falaises marbrées. Suit un cheminement en montagnes russes à travers des moraines. Vers midi, le casse-croûte est pris à la Vereda el Tabor,



LE PARC NATIONAL D'EL COCUY EST L'UN DES PLUS VASTES SANCTUAIRES D'AMÉRIQUE LATINE, AVEC 306 000 HECTARES

billon de poussière. Le premier camp est installé à 4 000 mètres près de la Laguna Grande de Los Verdes, au milieu des frailejones, cette plante exubérante en forme de chou laineux planté sur un tronc, emblématique du paramo, l'écosystème du haut pays andin. Un berger solitaire veille, tel un anachorète dans sa cabane de planches, sur un maigre troupeau mixant chevaux, vaches et moutons. Lui, qui n'a rien, nous offre les truites qu'il vient de pêcher, que Carlito accommode aussitôt sur le feu, avec des herbes aromatiques. En début d'après-midi, les nuages déboulent sur l'horizon et en une demi-heure,

dominant la laguna de la Isla, à 4 455 mètres. En perspective, le Pico de Aguja, effilé comme il se doit, aime nos regards. Autre gros morceau, la montée sévère au Boqueron de la Sierra, l'un des hauts lieux de cette vuelta avec ses 4 650 mètres. Comme tous les jours, nous sommes rattrapés par les brouillards givrants de l'après-midi. Ombres en ponchos, nous nous glissons dans un univers ouaté vers le campement de la laguna Avellanal, à 4 400 mètres, pour un bivouac plutôt frisque, entre blocs hiératiques, bosquets dorés de frailejones en fleurs et mares ferrugineuses aux reflets arc-en-ciel.

LEVER DE SOLEIL INCANDESCENT SUR LES RITACUBA, DEPUIS LA LAGUNA AVELLANAL.

AU PIED DE LA PIEDRA DEL DIAMANTE, UNE CURIOSITÉ GÉOLOGIQUE ATTEINTE À 4700 M APRÈS UNE BELLE BAMBÈE EN TERRAIN AVENTURE

Après une aube radieuse, journée d'anthologie, d'abord parce que la mule ne pouvant dorénavant franchir les vastes zones d'ébouillis à venir, nous avons dû nous répartir les charges et le trek en autonomie totale prend alors une toute autre dimension. Ensuite, parce nous traversons des paysages fabuleux : un canyon « peuplé » de cascades, puis la grotte de Cueva Larga qui peut offrir un excellent bivouac alternatif, enfin la Valle de las Cojines. Cette vallée marécageuse est



LA TRAVERSÉE DE LA VALLÉE DES COUSSINS RESTE L'UN DES MOMENTS FORTS DE LA VUELTA.

SUR LA PLACE D'ARMES D'EL COCUI, UNE MAQUETTE A SEZÉ RÉALISTE DE LA CORDILLÈRE PERMET DE VISUALISER LES ÉTAPES DU TREK.

tapissée par un insolite maillage de mousses lenticulaires ressemblant à des coussins sphériques, permettant de progresser à pied sec en sautant de l'un à l'autre ! Entre les bâtons de trek, des chenaux turquoise défilent entre nos semelles vibram, tapissés de filaments à la blancheur translucide. C'est une expérience à la fois athlétique et rigolote, dans un univers surréaliste.

Mais à chaque jour son lot d'efforts, et l'échancrure du Paso del Castillo reste, à 4 530 mètres, un client sérieux, atteint en ahanant comme des portefaix sous les rafales d'un

ciel d'encre. Longue, très longue descente vers la lagune Panuelo, un site austère mais avec vue grandiose sur la tripléte des Ritakuba, nous toisant 1 000 mètres au-dessus : Blanco, Negro et Norte. Point culminant d'El Cocuy, leur nom espagnol est une corruption de leur nom indien Ritak U'wa, qui signifie « montagne des U'wa ». Leur embrasement, au point du jour, leur donne une allure dolomitique ! Encore une grosse journée de baroud, de crête en crête, à travers des « jardins » de fleurs, une succession de « piscines » éthérées et multicolores face à un imposant cirque montagneux, et le « Pas de la Mort » (sic), délicat chaos de blocs dominant un abîme. En soirée, nous posons le camp au bord de la mythique lagune de la Plaza, « la plus belle d'Amérique latine », d'après notre guide Arturo. Et c'est vrai que le lieu semble touché par la grâce. La contemplation s'impose, dans ce décor majuscule, à la fois serein et âpre, digne d'un film épique.

Il reste encore deux étapes pour retrouver la « civilisation », mais nous décidons de rester deux nuits, pour pouvoir explorer à loisir les environs. Notamment cet invraisemblable monolithe en équilibre au bord du vide, au-dessus de l'escarpement oriental du Cocuy, surplombant les jungles du bassin amazonien. Ces heures de crapahute hallucinée, entre grimpe en terrain aventure, randonnée glaciaire et chemins du vertige, loin, très loin de tout, resteront comme l'alpha et l'oméga d'une expérience colombienne quasi miraculeuse, par la force sauvage des écosystèmes traversés, la qualité des échanges humains, et le côté pionnier de ce périple andin. Respect pour El Cocuy ! ☑

UN GIGANTESQUE SANCTUAIRE

La cordillère elle-même ne fait « que » 22 kilomètres sur 5, alignant 21 pics glaciaires de plus de 4 900 mètres d'altitude, mais le parc national de la sierra Nevada d'El Cocuy couvre, lui, 300 000 hectares, des plaines tropicales des Llanos, à 600 mètres, jusqu'à l'apex glaciaire du Ritakuba Blanco, culminant à 5 300 mètres. Ce qui en fait l'une des zones protégées concentrant la plus forte biodiversité au monde, l'étage « haute montagne » qui sert de cadre au trekking ne constituant que 3 % du parc ! L'essentiel reste donc à explorer...



A group of tourists wind their way through jungle paths to Ciudad Perdida.

In an Indiana Jones-worthy adventure, travel writer Kevin Raub embarks on a journey into the heart of the Colombian jungle to explore a city that was once lost — and is now found.

Land of Enchantment

By Kevin Raub
Photographs by Dennis Dronner

It's not every day — certainly not any of the every days during the last two decades, anyway — that you'd find yourself wandering through a dense, sunburned Colombian jungle, but that's what I find myself doing at the moment, shoes soaked in sweat and throat parched from breathlessness. With me are a Hungarian and a Scot, a Swiss, an Englishwoman and an Australian. No, we are not hostages, though we are marching heads down, sucking air like oxygen-deprived Monks on a relocation trek through the Gobi desert. Some of us think we can't go on, some of us are thirsty and some of us just want it to be over. But make no mistake, we are not here under duress — we have chosen to do this.

All of a sudden, there's a commotion. The Hungarian in front of me hops, skips and jumps a few feet off trail to the right. I'm next in line, but I have no idea what has happened. There's a shout, then another, then fingers point, and that's when I see it: a very tiny snake, no bigger than a standard-size ruler, resting on a boulder along the trail, mouth full of jungle rat (or some such rodent). Our guide wastes no time taking a rock to its head in an effort to incapacitate it, all while my animal-friendly group protests. "Don't kill it!" no one (and everyone) in particular shouts. "It's fine. Let's just go around it," we say. "This is a rabo amarillo, one of the most deadly snakes in the Colombian jungle. You don't want it anywhere near us alive," he informs our group matter-of-factly.

"Oh, my gosh!" says the Hungarian. "I put my hand right down on it to balance myself as I passed through the boulders." We pause for a spine-chilling moment as the realization of what could have been sinks in. The only thing that saved him from sure death was the fact that the snake had already bitten off more than he could chew. His mouth was full. Otherwise, gonorrhea. Remind me again why we have chosen to do this?

Well, that's easy. We are on our way to Ciudad Perdida, or the Lost City, the former ceremonial cradle of the Tayrona Indians, the civilization that thrived here between the 11th and 14th centuries. Ciudad Perdida, often called the Machu Picchu of Colombia, consists of ruins that almost nobody ever visits. They are shrouded in mist and mystery and located deep inside the highest coastal mountain range in the world, the Sierra Nevada de Santa Marta. A part of the Andes, these seaside mountains jut through Colombia, riding along its Caribbean Coast like massive tsunamis in reverse. The ruins are not easy to get to (three days walking in muddy uphill terrain), and they are very much isolated, which explains why Ciudad Perdida does not see the hordes of tourists that Machu Picchu sees. As such, its unspoiled surroundings are pristinely intact. None of us has any idea what to expect when we arrive — it's an adventure of Indiana Jones proportions.



Clockwise from top left: a view of Ciudad Perdida from a high terrace; the waist-and-knee-deep water used for a sacred ritual known as the Poporo; dried coca leaves calling for a drink in hammocks at makeshift refugios; an ancient map of mountain trails carved into a large stone slab at Ciudad Perdida.



The Colombian coast is sweltering as we slowly make our way. It's not raining, which is what it usually does here from April to November, so thankfully we only have to deal with the heat, not the mud (though a light sprinkle to cool things off wouldn't be too bad right about now). The landscape is as beautiful as it is unforgiving. Broad swathes of Crayola-green jungle pepper the surrounding hillsides in all directions, leaving no doubt that we are ascending a nearly impenetrable thicket of cloud forest rarely visited by foreigners (compared with Machu Picchu, anyway).

Though we spend two nights sleeping in hammocks at makeshift



Cathedral Primada on the Plaza de Bolívar.

SLEEP
Hotel Charleston (from \$340)
Carrera 13 No 85-46, Zona T (T Zone)
www.hotelcharleston.com

Hotel de la Opera (from \$120)
Calle 10 No. 5-72 (Calle del Coliseo).
La Candelaria
www.hotelopera.com.co

EAT
Andrés Carne de Res (from \$15)
Calle 2 No. 11A-56, Chía
www.andrescarne.com

La Puerta Falsa (from \$10)
Calle 12 No. 45-50, La Candelaria

SEE
Capilla del Sagrario
Calle 10 (in front of the Plaza de Bolívar)
http://idj.hechore.alfred.com/capilla-del-sagrario

Capitolo Nacional
del Sagrario (Sagrario Chapel) and the modern Palace of Justice and City Hall. Ten years ago, the area was swamped with pigeons and armored military vehicles. These days, only the pigeons remain. When it rains, which is often in Bogotá, it is strangely beautiful.

And if it does rain, a perfect opportunity presents itself. A half block east on Calle 11, past 300-year-old colonial homes and the Museo de 20 de Julio (the House of the Vase), is La Puerta Falsa, one of Bogotá's oldest and most atmospheric cafes, which has been in business since 1816. This is the spot to ward off the letter wind and rain with a cozy *conchazo* — Bogotá's signature drink made from *aguardiente*, Panela (a sweetener derived from sugarcane), cinnamon and lime, served hot. If afternoon buzzes are not your thing, everyone else is ordering another *bogotano* staple, hot chocolate with cheese, buttered bread and a biscuit (chocolate *completo*). Within two blocks on the same street, you'll find dirt-moss spots dedicated to two of Colombia's most revered cultural icons: famed painter of portliness Fernando Botero (at the Museo Botero) and *One Hundred Years of Solitude* novelist Gabriel García Márquez (at the new Centro Cultural Gabriel García Márquez).

But if there is one thing in Bogotá that carries mythical status, it's a restaurant 14 miles from the city center in the suburb of Chía. Strangely named and even more easterly described by all those who have visited, *Andrés Carne de Res* is, in the simplest of terms, a steak house. But it's so much more. A surreal atmosphere that includes menus housed inside metal boxes hanging from wooden pillars, it's a spot that attracts the beautiful people who come for lunch at noon and who don't end up stumbling out until 3 a.m. Like Colombia itself, it's that good. — Kevin Raab

Spotlight On: Bogotá, Colombia

I first visited Bogotá in 2002 at the beginning of President Álvaro Uribe's administration. Things were changing. A few years later, in 2005, I returned on assignment for this magazine (teaming with DJ Paul Okonofix). Things were still changing. These days, change has finally come to the city.

Take Bogotá's Museo del Oro (Gold Museum), for example. A decade ago, its spectacular wares, both intimate and fragile, knocked me out. I was floored by the world's largest and finest collection of pre-Hispanic gold work. But today, the recently renovated museum — now all shiny, modern and culturally respected — parallels Colombia's changing face. You see, Colombia has always been good, but it's only of late that people have begun to pay attention.

Back in the day, those who dared visit the country always came back with the same story: "What a wonderful place with wonderful people!" Colombians have always rolled out the red carpet for visitors because they were determined to have you leave with a different impression than they know you arrived with. It's one of the charms of a South American gem that is now witnessing a long-fought-for and long-overdue tourism renaissance that begins, for most visitors, in Bogotá.

At an elevation of 8,530 feet, Bogotá is South America's third-highest capital city. Under the thumb of imposing Andean peaks sits its historical center, Plaza de Bolívar, in the city's most colonial barrio, La Candelaria. Flanked by the rust-ironed neoclassical buildings of the Cathedral Primada de Colombia (Primada Cathedral) and the Capitolo Nacional (National Capitol), this exemplary Latin epicenter also includes the baroque Capilla del Sagrario (Sagrario Chapel) and the modern Palace of Justice and City Hall.

Like clockwork, the heavens open up shortly after our arrival and drop another gallon or two of mist across the ruins. Nobody seems to mind. We chat with the soldiers, who are no doubt a little stir-crazy from being cooped up in the jungle for six months. We had heard a rumor that you could trade with them for their army gear, so we give it a shot, though we don't have much to offer. I decide I have nothing I'm willing to part with, but I do have cold, hard cash (there are no souvenir stalls, so it's not like I'll be needing it). I offer 30,000 Colombian pesos (about \$11) for an authentic Colombian Army camouflage hat. Deal.

The soldier rips his name tag off of the hat, and it's all mine. And so it goes. Army-issued hats, T-shirts and dog tags are exchanged. The soldiers probably shouldn't be doing this, and surely some military protocol is in breach. But Colombia has changed. ☐

Some 170 terraces, once foundations for Tayrona homes, form the backbone of Ciudad Perdida. More often than not, they are shrouded in an eerie jungle mist. It's an unsettling sight in its obscurity, and as we ascend the final steps and enter the complex, all we see are a few soldiers from the Colombian Army who protect the ruins on six-month sojourns. There are no tourists here whatsoever.

I remember when I saw Machu Picchu for the first time — my view was clouded by the kaleidoscopic colors of various North Face parkas and Peruvian alpaca sweaters. There were just too many people there. Here, we are alone, which lends itself to the whole sense of actually discovering something in 2010 that hasn't yet been exploited for the benefit of tourism. There is no ticket booth, no bathroom, no coat check, no buses, no overpriced-food counters, no nothing.

It's for this reason that Ciudad Perdida is a jaw-dropping sight. What it lacks in grand pyramids or towering temples, it more than makes up for in isolation and serenity. It's hard to believe it remains in its current state, not yet overwhelmed by visitors, but it's easy to understand why. For starters, this area of Colombia was once controlled by Hernán Giraldo, aka the Lord of the Sierra and the leader of the Tayrona Resistance Block, a paramilitary group who at one time refused to allow more than one trekking company to safely operate trips to Ciudad Perdida. But all that changed in 2006 when Giraldo signed a peace deal with the Colombian government and demilitarized, which allowed Ciudad Perdida to be opened up to friendly competition.

All this, not to mention that over the last few decades, all but the most intrepid travelers were afraid to visit Colombia. Fortunately, those days are over. President Álvaro Uribe's administration has clamped down on crime and drug trafficking over the past eight years, and Colombia is now considerably safer. The Colombian Army is now in firm control of the Sierra, and with that, Ciudad Perdida is now open to any and all who are willing to brave a little rain and mud, one of the world's deadliest snakes, and five days in close contact with one of South America's most beautiful and imposing mountain ranges.

Like clockwork, the heavens open up shortly after our arrival and drop another gallon or two of mist across the ruins. Nobody seems to mind. We chat with the soldiers, who are no doubt a little stir-crazy from being cooped up in the jungle for six months. We had heard a rumor that you could trade with them for their army gear, so we give it a shot, though we don't have much to offer. I decide I have nothing I'm willing to part with, but I do have cold, hard cash (there are no souvenir stalls, so it's not like I'll be needing it). I offer 30,000 Colombian pesos (about \$11) for an authentic Colombian Army camouflage hat. Deal.

The soldier rips his name tag off of the hat, and it's all mine. And so it goes. Army-issued hats, T-shirts and dog tags are exchanged. The soldiers probably shouldn't be doing this, and surely some military protocol is in breach. But Colombia has changed. ☐

KEVIN RAAB is a Sao Paulo, Brazil-based travel and entertainment journalist. His work appears regularly in *Traveler's*, *Town & Country*, *Lonely Planet* and *Outside*, among other publications. He spent two months along Colombia's Caribbean coast.



Clockwise from top left: one of many river crossings on the trail to Ciudad Perdida; an ancient moss-covered stone terrace at Ciudad Perdida; following an ancient ritual, tourists walk around a circle of stones before entering the losing Ciudad Perdida.



Colombian *guaqueros* (treasure hunters) felt when they discovered Ciudad Perdida, known archeologically as Buritaca 200, in the mid-1970s.

During the South American Conquests, the Spaniards wiped out the Tayrona civilization, leaving the former Indian settlements to disappear under the cover of the lush vegetation of the Sierra. In 1499, when the two groups met, the Tayrona, despite having developed since the fifth century A.D. into an outstanding civilization with a complex social and political structure and advanced engineering skills, were decimated by the gun-toting Spaniards over the course of a fiercely fought 75-year battle. There are said to be some 800 Tayrona settlements in these mountains, all once linked by an intricate series of paved roads.

In 1975, a local man, Florentino Sepúlveda, and his two sons, Julio César and Jacobo, stumbled upon the former Tayrona capital while scouring the jungle on one of their grave-robbing expeditions. Unable to keep quiet about their find, Sepúlveda and his sons quickly found themselves at war with rival gangs, and havoc was wreaked on Ciudad Perdida. The site was looted of most artifacts. Julio César was killed, and *guaqueros* dubbed the site the *Inferno Verde*, or Green Hell (and you thought I was joking about this being an Indiana Jones-style adventure). Eventually, the government stepped in and by 1976, Ciudad Perdida had fallen under the control of the army and teams of archeologists.

Indomitable but weary, we approach the sign that we have arrived: a set of 1,200 or so moss-strewn stone steps rising mysteriously from the Buritaca River and up into the jungle. It is quite a sight. Though our legs feel like noodles at this point, up we go, slowly, and with great care — the stairs are deadly slippery when wet, which is pretty much always, thanks to the mist and fog. When we finally reach the top, we are greeted with yet another set of stairs, these far wider and less steep. It's the last leg.

Getting to Ciudad Perdida
The following companies are the most reliable for tours to Ciudad Perdida. Negotiable prices were starting at COP\$500,000 (around \$245) at press time for the five-day, all-inclusive trek.
Magic Tours
www.magictourssaganga.com
011-57-5-421-9429
Sierra Tours
www.sierratoursofcolombia.com
011-57-5-421-9401
Turcol
www.buritaca2000.com
011-57-5-421-2256



men are carrying around — and is casually extracted by the stick and placed in their mouths along with dried coca leaves. The Kogi men suck on the secretions throughout the day, believing the mixture instills knowledge. The leftover spit from the stick is then rubbed on the outside of the *totuma*, causing it to bell-bottom out over time (which explains the various sizes) — an ever growing spitwad, if you will. The bigger the vessel becomes, the wiser its owner is said to be. And here I was thinking it's just where they kept their Gatorade.

On the third day, we cross the waist-deep Buritaca River some nine times, and this is our indication that Ciudad Perdida is only a few hours away. By now, our curiosity is intense and easily outweighs our tiredness, dirtiness (our showers along the way consisted of dips in the river, though rudimentary showers were available) and dampness. I'm guessing that what we're feeling now must come close to what the



refugios along the way, plumbing is of the modern, flushing-toilet, ceramic-seat variety (a nice surprise) and the food — whipped out nightly by our excellent guide and his jungle sous chef — is pretty darn tasty given the circumstances. Strong, thick cowboy-style coffee is available with Starbucks-like frequency. A shockingly blue-beaked toucan, domesticated and somewhat ornery, stands guard at the beer counter on our first and fifth nights. I'm beginning to think that jungle living ain't so bad.

We trek between three and five miles per day — admittedly not much, but brutal in this heat and at these angles. The elevation change is just under 4,000 feet over the 12 miles it takes to reach the ruins, but steep climbs knock the wind out of us on a regular basis. Along the way, Kogi Indians, the main indigenous group living in the Sierra today and descendants of the Tayrona, sell water, Gatorade, Snickers bars and lovely

little handwoven man-purses. As we pass, we can't help but notice that the Kogi men also carry around little unidentified vessels of varying sizes that they rub on habitually with a further unidentifiable stick. These vessels are most definitely not for sale, but I'm intrigued.

Earlier, on my bus ride from Cartagena to Santa Marta, where the trek began, I saw flocks of Indian families dressed in traditional white robes hopping on the coastal bus with bags of seashells. Finding it odd that these fiercely traditional, nonintegrated, mountain-dwelling Indians would be avid shell collectors, I asked around. Come to find out the shells are for a sacred ritual known as the Poporo. Seashells called *caracacha* are gathered from the seashore, heated over fire, and pulverized into a very thin powder by men in the tribe. The powder eventually finds its way into the *totuma* — the aforementioned vessel that the Kogi

Cocora Valley, Colombia

This is my favorite place in Colombia.

Discover your favorite place traveling with PCT Colombia!

PCT Colombia
Bogotá, Colombia
Tel: (612) 605-8774
www.pctcolombia.net
contactus@pctcolombia.net



GRAND ANDES

안데스 북부 고원 지대, 시에라네바다 델 코쿠이

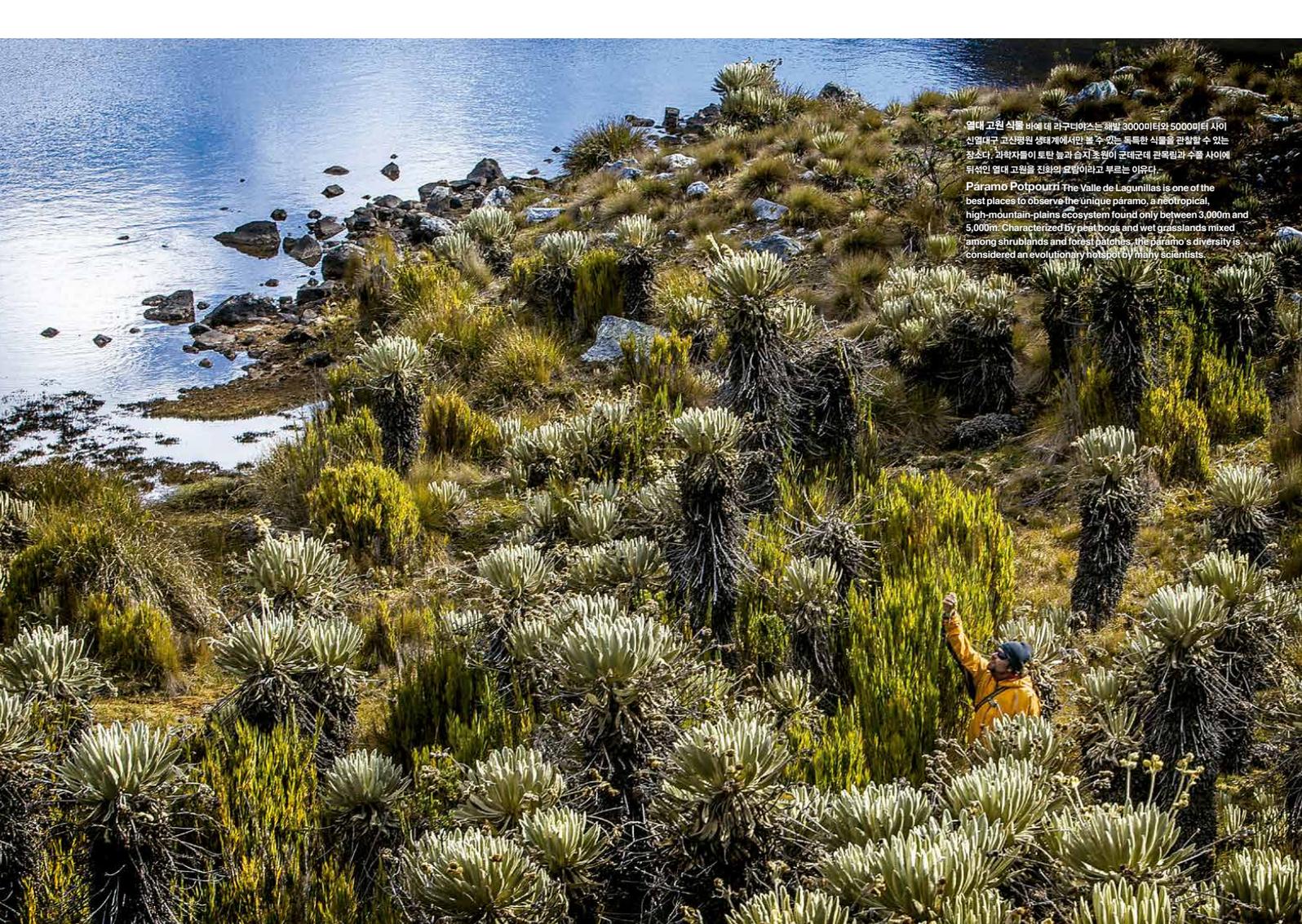
남미 콜롬비아의 고원 지대, 해발 4200미터 안데스 산맥에 자리한 호수 라구나 데 라 플라자, 시에라네바다 델 코쿠이 국립공원을 질러 부르는 우와 인디언들이 성지(聖地)라 여기는 곳이다. 현재는 새 공원관리법에 따라 일부 트레킹 코스가 폐쇄되었지만, 해발 5000미터가 넘는 12개의 봉우리는 여전히 여행자들에게 열려 있다. 콜롬비아 지역 안데스 산맥 풍광을 최보에 담았다. 글 케빈 라우브 사진 장 로베르

A morning fog lifts off the sacred waters of Laguna de la Plaza, held in mystical reverence by the U'wa people, who call Colombia's Sierra Nevada del Cocuy home. One of South America's most beautiful lakes, it sits at an altitude of 4,200m in the Andean national park for trekking. New park regulations pertaining to the Guicán-El Cocuy Circuit Trek mean the lagoon is currently inaccessible, but at least 12 peaks over 5,000m remain open to visitors. By Kevin Raub Photographs by Jean Robert

© J. Robertson / iStockphoto.com

고개 너머 해발 4500미터에 위치한 라구나 그란데 데 라 시에라 호수로 가는 길 '파소 델 코네호'라고 부르는 이 길 주변엔 강줄기를 따라 늘어선, 남미 열대 지역의 고원인 파라모의 토종 식물 프라일레존이 지천이다. 바에 데 라구니야스에서 라구나 그란데 데 라 시에라까지 가는 4일짜리 트레킹 코스인 파소 델 코네호는 요즘 이곳 국립공원에서 가장 인기 있는 길로 꼽힌다. **Paso del Conejo** The Paso del Conejo is just a hop, skip and a jump on the way to Laguna Grande de la Sierra (4,500m), amid rivers flanked by endemic *frailejones*, one of the most telling features of the páramo ecosystem. The four-day Paso del Conejo circuit, which crosses from Valle de Lagunillas to Laguna Grande de la Sierra, is now one of the park's top draws for treks.





열대 고원 식물 밖에 데 라구니야스는 해발 3000미터와 5000미터 사이 신열대고 고산평원 생태계에서만 볼 수 있는 독특한 식물들을 관찰할 수 있는 장소다. 관광객들이 토탄 놀라 습지 조형이 근데 근데 관목림과 수풀 사이에 뒤섞인 열대 고원을 진화와 다양이라고 부르는 이유다.

Parámo Potpourri The Valle de Lagunillas is one of the best places to observe the unique páramo, a neotropical, high-mountain-plains ecosystem found only between 3,000m and 5,000m. Characterized by peat bogs and wet grasslands mixed among shrublands and forest patches, the páramo's diversity is considered an evolutionary hotspot by many scientists.

계곡 아래 풀피토 델 디아블로로 향하는 길에서 내려다본 바에 데 라구니야스. 이 진경(珍景)을 보기 위해서는 고소(高所) 적응부터 해야 한다. 많은 여행객들이 이곳 산기슭 쉼터에서 고소 적응 시간을 갖는다. 방문 직기는 12월에서 2월이다.

The Valley Below The view down to the Valle de Lagunillas from the path to Pulpito del Diablo is one of the park's most jaw-dropping vistas, but be sure to acclimatize before setting out on this day trek, which reaches heights of over 5,000m. Many choose to spend a day or two at one of the many rustic cabins at the base of the mountains. The best time of year to visit the park is December to February, when weather is reasonably clement.



정상을 향해 해발 5000미터가 넘는 봉우리 중 하나이며 빙하로 덮인 판 데 아수카르에 오르는 여행객은 그전에 풀피토 델 디아블로, 즉 '악마의 연단'이라고 부르는 거대한 바위를 만나야 한다. 2013년에는 1만 4000명 이상의 등산객과 산악인이 악마의 연단 앞에 섰다.

The Devil's Due As trekkers prepare to summit the glacier-topped Pan de Azúcar (5,120m), just one of the park's many peaks over 5,000m, they will soon be privy to no-filter-necessary views of the massive rock formation known as Pulpito del Diablo (5,100m), or the Devil's Pulpit. In 2013, over 14,000 trekkers and mountaineers heeded this call.



악마의 연단 해발 5120미터 판 데 아수카르에서 바라본 풀피토 델 디아블로의 모습. 전설에 따르면 이 거대한 바위덩어리에 '악마의 연단'이라는 이름이 붙은 건 정상에 눈이 쌓인 적이 없기 때문이라고 한다. 풀피토 델 디아블로의 정상에 서면 발 아래로 라구나 그란데 데 라 시에라의 거대한 호수가 흐르고 북쪽 주변의 봉우리들이 병풍처럼 펼쳐진다. 3060제곱킬로미터의 장대한 시에라네바다 델 코쿠이 국립공원을 한눈에 조망할 수 있는 관람대인 셈이다.

Eyes on the Pulpit Pulpito del Diablo is one of the park's most iconic images, shown here as seen from Pan de Azúcar. According to legend, it was thus named because it has never snowed on top. Postcard-perfect views of Laguna Grande de la Sierra below and many of the major northern peaks are laid out before you from this massive rock's summit, no doubt one of the most majestic spots for a grand overview of much of the park's magnificent 306,000ha.



AVEC LES KOGIS DE COLOMBIE

Les sortilèges de la Cité perdue

TOUT AU NORD DE LA COLOMBIE, LA SIERRA NEVADA DE SANTA MARTA CONJUGUE LES INGRÉDIENTS D'UN TERRITOIRE D'EXCEPTION : JUNGLES PROFONDES ET SOMMETS GLACIAIRES DIFFICILES D'ACCÈS, FAROUCHES TRIBUS KOGI, WIWA ET ARHUACO, SITES ARCHÉOLOGIQUES AUSSI REMARQUABLES QU'ISOLÉS, DONT LA FAMEUSE CITÉ PERDUE.

TEXTE ET PHOTOS : FRANCK CHARTON

Les ruines archéologiques de la Ciudad Perdida, classées au patrimoine mondial de l'Unesco, dans le massif de la Sierra

Installée dans les profondes forêts de la sierra, les populations kogis sont les héritières de la civilisation Tayrona, qui érigea il y a un millénaire l'antique Cité perdue.



Réalisable en trois à cinq jours, le trek menant à la Cité perdue traverse plusieurs villages wiwas ou kogis, les seuls, ou presque, véritablement accessibles aux étrangers dans tout le massif.

La magie de la rencontre, dans le petit village wiva de Nuevo Mundo au-dessus de Minca.



Franck Charton

Troisième volet colombien pour notre reporter, après l'exploration des jungles de l'Orénoque et la région du Café. Cette fois-ci, c'est sur les traces des populations autochtones que nous menent ses pas.



Le ravitaillement des villages isolés s'effectue toujours à l'aide de chevaux de portage, sur des sentiers millénaires.

AVEC QUI PARTIR ?

Ce reportage a été organisé en partenariat avec l'agence locale **Aventure Colombia**, agence de référence, disposant d'équipes et de représentants à travers tout le pays, sans oublier d'excellents guides francophones. Aventure Colombia propose notamment un programme « Trek de la Cité Perdue » de 4-5 jours tout inclus (hébergement, repas, transports, guide en espagnol et/ou anglais et permis d'entrée à partir de 330 \$ (307 €) par personne au départ de Santa Marta. Plus d'infos sur aventurecolombia.com

Au retour de cette trop rapide incursion dans la Sierra Nevada de Santa Marta colombienne, je garde deux instantanés nimbés d'étrangeté : leurs hautes crêtes enneigées d'abord, dominant les forêts tropicales depuis le belvédère du Cerro Kennedy, comme appartenant à une réalité spatio-temporelle « autre », si loin au-dessus ou hors du monde. Ensuite, l'émotion laissée par la vision fugace des Kogis croisés au hasard des antiques chemins qui traversent le massif : tuniques blanches virginales telles des apparitions surgies du passé, simple sac tissé en bandoulière ou sanglé sur le front, avec parfois laalebasse-fétiche dénotant la présence d'un sage aux airs de chamane. Surtout, ces regards fuyants de biche effarouchée chez les femmes, d'insoumission presque méprisante de la part des hommes en long cheveux rebelles, en bottes et machette à la main.

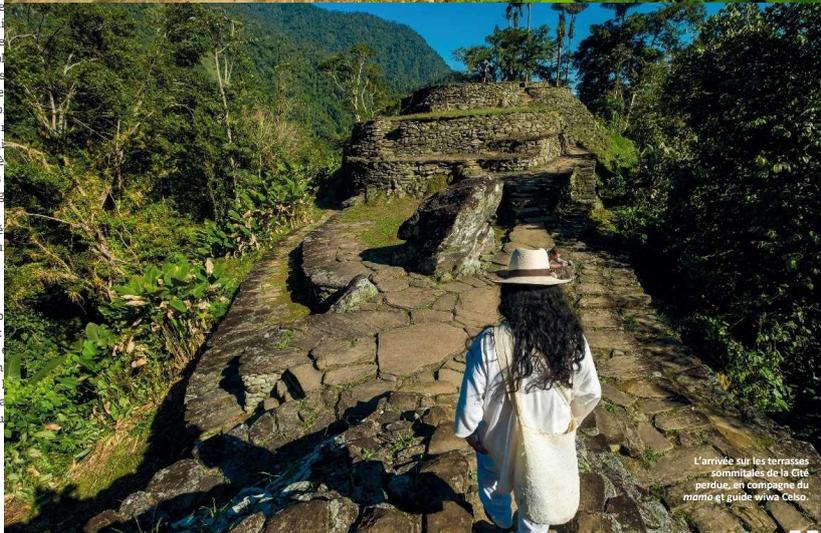
LES ÉNIGMES DE LA SIERRA

Quelle difficulté à établir un simple contact, ne serait-ce qu'avec les yeux ! Comment oublier ces êtres à la fois lumineux et énigmatiques, semblant

sortis de la nuit des temps et des entrailles de forêt vierge, si proches physiquement, si lointains culturellement ? Autre question récurrente : que était cette civilisation Tayrona, qui édifia il y a plus de mille ans, une grande cité de pierre terrassée et fortifiée, en plein cœur des montagnes de la Sierra Nevada colombienne ? Au terme de plusieurs jours de marche dans de spectaculaires paysages de jungles tropicales, sur des chemins ancestraux et en compagnie d'un guide indigène Wiwa, le mystère persiste. Sous ses faux-airs mini Machu Picchu à moitié déblayé de sa gang végétale, ce site perché, retranché du monde, impose par son aspect à la fois poétique et historique, comme par l'évidente spiritualité naturaliste qui s'en dégage.

AMBIANCE PARADISIAQUE

Le parc national Tayrona, à l'est de la ville balnéaire de Santa Marta, comporte deux parties : ce mois de février, la façade maritime du parc est fermée aux visiteurs, car les communautés indigènes récoltent les coquillages sacrés sur les plages et font des cérémonies de purification face à l'océan. En véhicule 4x4, nous remontons u



L'arrivée sur les terrasses sommitales de la Cité perdue en compagnie du montagnard et guide wiva Celso.

iste jusqu'au village de Machete Pelao, à l'entrée de la partie montagnarde, le parc archéologique de Tayrona, berceau des indiens Tayronas, où règne le fièvre des départs : les backpackers du monde entier s'assemblent par agence et se mettent en marche avec leur équipe locale, pour démarrer le trek de quatre à cinq jours en aller-retour dans la vallée de El Mamey, vers la « Ciudad Perdida ». Notre guide, un Wiwa nommé Celso, nous fait forte impression par son charisme. Très vite, la chaleur devient accablante sur cette piste de latérite rouge, au milieu des collines couvertes de plantations de café et de cacao. Une douzaine de kilomètres, quelques centaines de mètres de dénivelé et trois heures d'efforts en plein cagnard nous mènent ruisselants, en lisière de forêt, tout au bout de la piste. Il ne nous reste plus qu'à nous laisser glisser sur un joli chemin sous les frondaisons, vers le campement de la Casa de Adam, au

bord d'un torrent avec vasques et cascades paradisiaques. Nuit en hamac avec moustiquaire, bercés par le grondement de la rivière et les vocalises des grenouilles.

EN TERRITOIRE INDIGÈNE

Le second jour est consacré à la véritable marche d'approche. Nous rejoignons d'abord Mata Café, une clairière perchée à 800 m d'altitude, marquant l'entrée en territoire indigène. De là, le sentier dégringole sur Pueblo Wiwa, un campement indigène désireux de travailler avec les touristes, à la différence du village kogi voisin de Mutanjí, rétif à tout contact ou photo. Celso nous entraîne vers une cascade sacrée en forêt, pour ses premiers enseignements. « Notre vision du monde s'articule autour des pics sacrés de *Shimandua* et *Gonawindua* (sommets du Colón et du Bolívar, ndia). Nous formons quatre peuples installés



Tunike blanche virgine, un simple sac tressé en bandoulière... la rencontre avec les populations indigènes kogi demeure l'un des grands moments d'émotion de ce périple vers la Cité perdue.

OU DORMIR ?

> **Finca Nuevo Mundo** : au-dessus de Minica, Nuevo Mundo est un éco-lodge alternatif et une ferme biologique, communautaire et autonome, dédiés à la durabilité environnementale. Au travers de sa fondation, Phil et sa maman, venus de Belgique, et entourés d'une équipe internationale de passionnés, visent l'autosuffisance alimentaire, hydrologique et énergétique, l'apprentissage des cultures biologiques et la connaissance sur les peuples autochtones, grâce à une coopérative indigène.
> **Awinqui** : en relation avec un clan Wiwa. Activités multiples et ambiance fraternelle.
www.mundonuevo.com.co
> **Maloka Bariverento** : cette paillette (maloka) est ancrée au bord d'une plage sauvage avec une lagune bordée de palmiers, à l'écart du monde. Attention plage dangereuse (courants) et baignade interdite dans la lagune (caïmans).
www.fincabariverento-santamarta.com
> **Playa Roca à Palomino** : bungalows-paillettes en bord de mer, tenu par le hippie kogi Siffo Cluientes, auteur du fascinant ouvrage autobiographique *Indio interior* (l'Indien intérieur). Rouleaux tonitrueux et courants forts (danger).
www.playalaroca.com

COLOMBIE

**Sierra Nevada de Santa Marta
Un temple de la biodiversité**

La sierra Nevada couvre près de 17 000 km² et abrite les sources de 36 rivières, entre les départements de Magdalena, du Cesar et de la Guajira. Les basses forêts humides couvrent les flancs septentrionaux et occidentaux du massif entre 500 et 900 m d'altitude, alors que les régions méridionales et orientales, plus sèches, se trouvent entre 800 et 1 000 m d'altitude. Au-delà, on trouve la forêt de brouillards, puis la canopée d'altitude jusqu'à 3 300 m, avant le paramo (marais et tourbières) jusqu'à 4 500 m, puis les neiges éternelles à partir de 4 500 - 5 000 m. Y vivent jaguar, tapir, cerf du paramo, condor, oropendula (tisserand), perroquet de montagne etc... L'Unesco a déclaré la Sierra Nevada réserve de la Biosphère et Patrimoine de l'Humanité en 1979.



Visite à l'école, dans un des villages wiwas

Depuis quelques décennies, les quatre cultures indigènes de la sierra se sont unies pour récupérer leurs terres ancestrales aux mains des colons installés dans les montagnes



L'ascension finale vers la cité emprunte un sentier parfois abrupt comptant quelque 1 200 marches.

depuis toujours sur leurs flancs : Kogis (les plus respectés car les plus traditionnels), Wiwas, Arhuacos, et dans une moindre mesure, Kankuamos, car ceux-ci se sont acculturés en se « civilisant ». Nous pensons qu'ils se sont même mutilés en coupant leurs cheveux ! Nous partageons la même culture et la même tradition orale, seules nos langues diffèrent ». En 1980, a été créé Gonawindwa Tayrona, l'union des quatre cultures de la Sierra Nevada. L'objectif : récupérer les terres ancestrales aux mains des colons paysans et métis, qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont profité du conflit armé entre narcotraficants et groupes paramilitaires pour s'installer dans les montagnes. Seules les parties hautes de la sierra sont restées traditionnelles, car fermées à l'extérieur ; nous évoluons pour l'heure dans la partie

intermédiaire. Quant aux parties basses du massif, les populations indigènes ont perdu tout espoir d'y rebâtir leurs villages, car trop de monde y est désormais installé.

rites de passage

Au centre de leurs rituels, il y a le *poporo*, à la fois rite de passage des garçons, symbole de leur identité, et « lieu » où chacun consigne ses pensées. « Le *poporo* est constitué d'unealebasse, reprend Celso : le *palo (tige)* ou *sommet* représente l'homme ou le *pico Colón* ; la *partie ronde en bas*, la *femme ou la Terre* ; et la *partie centrale*, la *nature, les arbres*... Nous l'embrotons avec un mélange de choux obtenu en broyant des coquillages sacrés qu'on récolte en quatre endroits seulement de la côte avec des feuilles de coca machées grâce à



Souvenirs d'une rencontre avec les populations kogi : regards éfarouchés chez les femmes, attitude d'insoumission de la part des hommes...

Quelle difficulté à établir ne serait-ce qu'un simple contact avec les yeux ! Comment oublier ces êtres lumineux et énigmatiques ?

Le *mamo* est le personnage le plus important de la communauté. Choisi par les autres *mos* à un jeune âge, il reçoit un enseignement spécial jusqu'à quinze ans, puis doit effectuer une retraite dans un lieu retiré sous la guidance d'un *mamosenior*. Il peut ensuite participer au conseil des *mos*, ou sages du village, organiser les travaux collectifs, lire dans les rêves ou faire des prédictions. Son épouse, la *saga*, est également très influente auprès des femmes qui, de leur côté, se servent de leurs tissages comme les hommes de leur *poporo*.

VERS LA CITÉ PERDUE

Encore quelques heures de marche l'après-midi, en pleine forêt et le long de la rivière Buritaca, pour rejoindre le camp de base d'Alto Paraiso, au pied de la Cité perdue. Ambiance colonie de vacances, entre les différents dortoirs, les rangées de hamacs et la cantine où se croisent guides indigènes, muletiers metiset routards internationaux. À Sh,

notre salive. La forme que prend ce mélange étiré indéfiniment autour de laalebasse dépend de chaque individu, de ses rêves, de sa personnalité. Chez nous, la spiritualité occupe une grande place ».

SE DÉPLACER

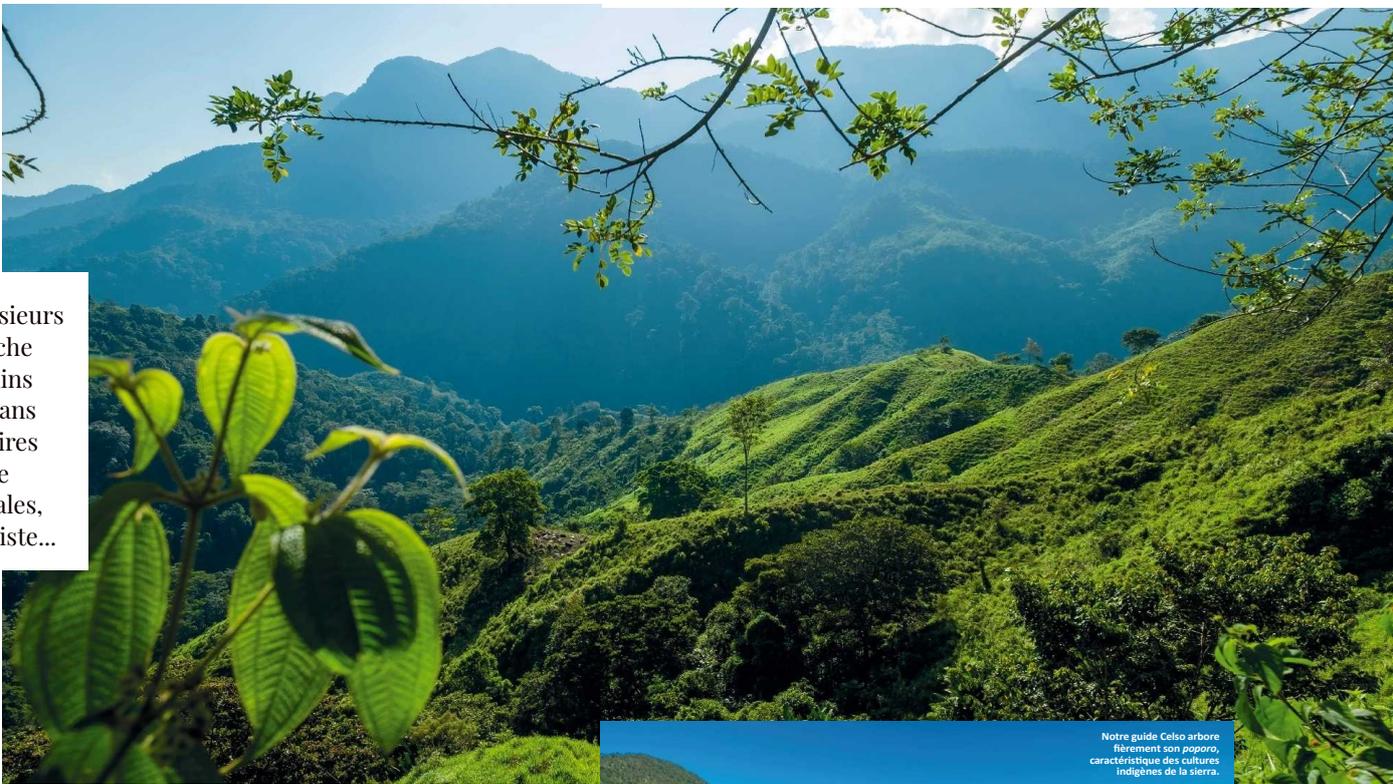
Pour raccourcir l'approche vers la Cité perdue, il est possible de faire le trajet initial (environ 15 km + 400 m) en moto-taxi depuis Machete Pelao. En une demi-heure de rodéo (piste très raide !), au bout de la piste carrossable, on gagne trois à quatre heures d'efforts en plein cagnard ! Recommandé. Tarif : 25 000 COP (7,40 €/personne)

ACCÈS RESTREINT

Environ trente mille indigènes descendants des Tayronas, appartenant aux quatre ethnies Kogi, Arhuaco, Kankuamo et Wiwa ainsi que les « frères aînés » (*mamos*), vivent dans des villages autochtones et des réserves (Resguardos Indígenas) situés en moyenne-montagne. Si la Cité perdue demeure encore accessible, l'accès aux zones supérieures du massif a été très sévèrement limité par les autorités locales, car les communautés indigènes perçoivent de plus en plus les randonneurs et les alpinistes comme facteurs de forts déséquilibres culturels et environnementaux. De fait, les principaux sommets et les lagunes sacrées sont devenus inaccessibles.

Les basses vallées de la Sierra Nevada, au retour du trek.

Au terme de plusieurs jours de marche sur des chemins ancestraux, dans de spectaculaires paysages de jungles tropicales, le mystère persiste...



À LIRE

> Le Chemin des Neuf mondes, Le Message des derniers hommes et Voyage dans le monde de Sé : trois ouvrages d'Éric Julien, spécialiste français de la cosmogonie kogi. En vente sur le site de son association Tchenukua, Ici et Ailleurs. www.tchenukua.com
> Los Kogis, vol.1 et 2 : la « bible » de l'anthropologue Gerardo Reichel-Dolmatoff, publiée par la Revista del Instituto Etnológico Nacional de Colombia. 1950-1953.
> Voyage à la Sierra Nevada de Sainte Marthe, par Élisée Reclus, 1861 : un document rare consultable sur Gallica, réédité à plusieurs reprises.

branle-bas de combat, *cafecito* avalé debout, et départ (les groupes se lèvent plus tard !). Mieux vaut être bien réveillé, car les « festivités » commencent avec une traversée du rio, pieds nus dans les cailloux et à la frontale, en s'agrippant à une corde tendue en travers des rapides. De l'autre côté, l'ascension démarre illico, raide, voire abrupte, au fil des 1200 marches parfois mal dégrossies, qu'il s'agit de négocier dans la nuit, jusqu'au sanctuaire qu'on devine finalement entre les arbres, dans les lieux laiteuses de l'aube. À l'entrée du site, une plate-forme, vers laquelle convergent quatre chemins, un pour chacun des quatre peuples premiers de la sierra. Au niveau du

portail marquant son entrée symbolique, près d'une roche couverte de géoglyphes indiquant les autres sites de la sierra connecté énergétiquement, Celso procède avec nous à un petit rituel avant de continuer à monter vers les terrasses supérieures, car il convient de laisser dehors les énergies négatives.

LA MAGIE DE LA RENCONTRE

Les premiers cris d'oiseaux nous surprennent tout au sommet des murs, avec une perspective spectaculaire sur la cité surplombant la forêt. « Les guaqueiros (chasseurs de trésor ou pilliers de tombes) ont découvert le site dans les années

Notre guide Celso arbore fièrement son *poporo*, caractéristique des cultures indigènes de la sierra.

Cité perdue
Un mini Machu Picchu

Si les deux cités sont inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, les visiteurs qui se pressent chaque matin ne se comptent, ici en Colombie, que par dizaines, et non en milliers. Le site est certes un peu moins spectaculaire et surtout, contrairement à sa cousine péruvienne accessible en train et en 4x4 (sauf si on choisit d'y aller en trek via le Camino Inca), il faut marcher et grimper longtemps pour l'atteindre, dans les replis cachés de la sierra. Un site majeur qui se mérite !



Passé l'appréhension initiale, les portes s'ouvrent et les sourires illuminent les visages de cette famille kogi, gardienne du site de la Ciudad Perdida.

1960, mais après des années d'excavation, ils se sont disputés à cause de l'or contenu dans les sépultures situées sous les maisons alors construites en bois, au centre de chaque terrasse circulaire, et qui ont bien sûr disparu depuis longtemps. Cette dispute a fini par attirer l'attention des autorités, qui ont tardé pour prendre les premières mesures de conservation. Aujourd'hui le monde entier vient admirer le travail de nos ancêtres ». Celso nous emmène visiter la case du *mamo kogi* qui garde le site. Ce dernier est parti récolter des plantes mais toute sa famille est là cependant, comme en atteste la fumée qui diffuse à travers le toit de paille. Celso leur parle longuement à travers la porte, pour les rassurer puis Tristan, notre guide français qui vit en Colombie depuis des années et se passionne pour la sierra, exécute quelques tours de magie, qui ont pour effet

de les faire doucement sortir de l'ombre où ils étaient tapés. Leurs yeux brillent de joie, des sourires s'esquissent. Je prends quelques photos discrètement. Opportunité rare d'un face-à-face presque détendu avec une famille kogi... À 8h30, les premiers rayons du soleil touchent les vénérables pierres. Avant de s'arracher à ce lieu chargé, tel un chakra énergétique, Celso tient à nous livrer un dernier message. Debout au centre d'un terrasse cérémonielle, et brandissant son *poporo*, il déclare solennellement : « Ce site est sacré pour notre culture. Il y a bien sûr d'autres lieux sacrés de par le monde : Machu Picchu, Tikal, etc... mais nous, peuple indigène, invitons tous les hommes, nos petits frères, à protéger ces sites importants pour l'humanité et à protéger la Mère Nature qui en retour veille sur nous tous. Protégeons-nous les uns les autres... »

TOPO

À l'entrée du site, une roche couverte de géoglyphes indique les autres sites connectés énergétiquement de la sierra.

À VOIR, À FAIRE DANS
la Sierra Nevada de Santa Marta

Du trek de la Cité perdue aux journées de farniente sur les plages de rêve, la sierra est prête à la découverte dans une ambiance nature intacte.



1. La Cité perdue

La Ciudad Perdida est une ancienne cité fondée autour de l'an 800, soit 650 ans avant Machu Picchu. Découverte en 1972, par un groupe de chasseurs de trésors local qui suivit une série de marches en pierre jusqu'à la cité abandonnée, elle ne fut officiellement dévoilée par les autorités locales qu'en 1975. Le site archéologique comprend une série de 169 terrasses creusées à flanc de montagnes, un réseau de routes étroites et de nombreuses petites places circulaires. Le trek vers la Cité perdue dure quatre jours, au départ de Macheche. Les nuits se déroulent dans des campements sommaires. L'organisation par une agence est obligatoire.

2. Parc national Tayrona

De multiples excursions et activités sont possibles dans le Parc Tayrona, vers les plus jolies plages de sable blanc du pays, entre montagnes, forêt tropicale et mer des Caraïbes bordées de pierres volcaniques. Singes et varans protégés. Nombreuses randonnées faciles. Snorkeling. Vestiges de la culture indigène Tayrona au petit village de Pueblito. L'entrée principale se trouve à El Zaino, à 32 km (45 minutes en bus local) de Santa Marta : accès à Cañavieja, Arrecifes, Cabo de San Juan de Guila et Pueblito. Autre entrée à Palangana - accès à Niguanjú, Gayraca, Playa del Muerto « Playa Cristal ». Ouvert toute l'année, sauf en février, de 8h à 17h. Possibilité de dormir à Arrecifes ou Cabo San Juan en hamac, sauf malouka. Tarif : 12 € et 13,50 € selon saison.

3. Minca et alentours

Le petit village jadis si tranquille de Minca, devenu l'une des rares portes d'accès relativement commodes de la sierra, explose littéralement sous la pression de sa soudaine popularité : les nouveaux hostals poussent comme des champignons, avec terrasses de cafés, boutiques, locations de VTT et agences de tourisme... Plusieurs très belles adresses alentours comme Nuevo Mundo, have utopique et cosmopolite, et des fincas de café/cacao comme Casas Viejas ou Santa Elena pour observer la vie quotidienne de des cafeteros et déguster des plats locaux (tamales, sancochos), avec également quantité de torrents, cascades et cascades comme Pozo Azul où aller se rafraîchir entre 11h et 13h de marche en forêt.

4. Cerro Kennedy

L'idéal est de partir très tôt (3h30-4h00) pour assister, au terme de deux heures de piste en lacets (4x4), au lever de soleil sur la Sierra Nevada, depuis les crêtes du Cerro Kennedy à 2 800 m. Vue sur les picos Cristobal Colon et Simon Bolivar (5775 m), hautement sacrés pour les populations indigènes et points culminants de la Colombie. À la descente, possibilité d'observer quelques splendides oiseaux, tels le Quetzal Dorado (Trogon Emascarado), les toucans ou une étourdissante variété de colibris.

5. Palomino

Le seul village côtier où, depuis la mer, on observe rivière, jungle tropicale et sommets enneigés ! À moins de 2h de Santa Marta, l'est, c'est aussi l'un des premiers villages de Guajira. Depuis le village, balades à pied d'1h30 puis descente sur la rivière en bouée (1h30). Irrésistible !

6. Visiter un village kogi

Sujet délicat car s'il est possible de visiter certains villages kogis, ce type d'activité n'est pas encouragé afin de préserver la culture et s'adresse à des visiteurs avertis, très respectueux et ne permettant cependant une réelle immersion, car on ne peut en pas y passer la nuit, sauf exception. Les ag responsables le font sur demande explicite filtrant avant d'envoyer les voyageurs là-bas.

7. Ciénaga Grande de Santa Marta

Un très joli village de pêcheurs sur pilotis, accessible depuis Santa Marta (une heure route puis un heure de bateau lancha). Observation de la faune des mangroves, de mode de vie des pêcheurs, des conditions écologiques de la Ciénaga suite à la constr de la route vers Baranquilla. Une des expériences les plus fortes à faire dans la région.



AVENTURE COLOMBIA
agencia de viajes

aventurecolombia.com
info@aventurecolombia.com

Av. Jimenez No. 4-49 Office 505
Historical Center, Bogota, Colombia